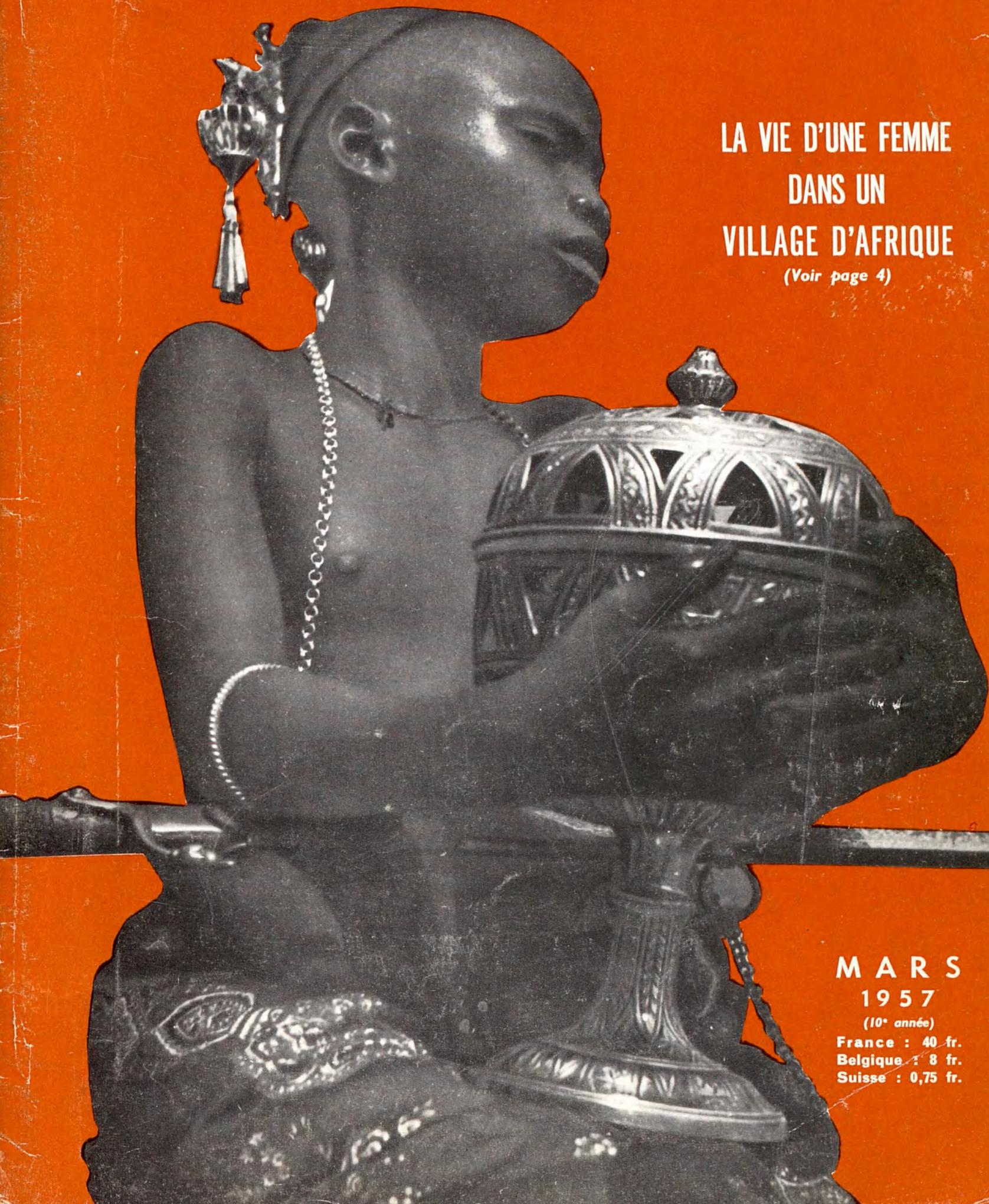


UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier

LA VIE D'UNE FEMME
DANS UN
VILLAGE D'AFRIQUE
(Voir page 4)

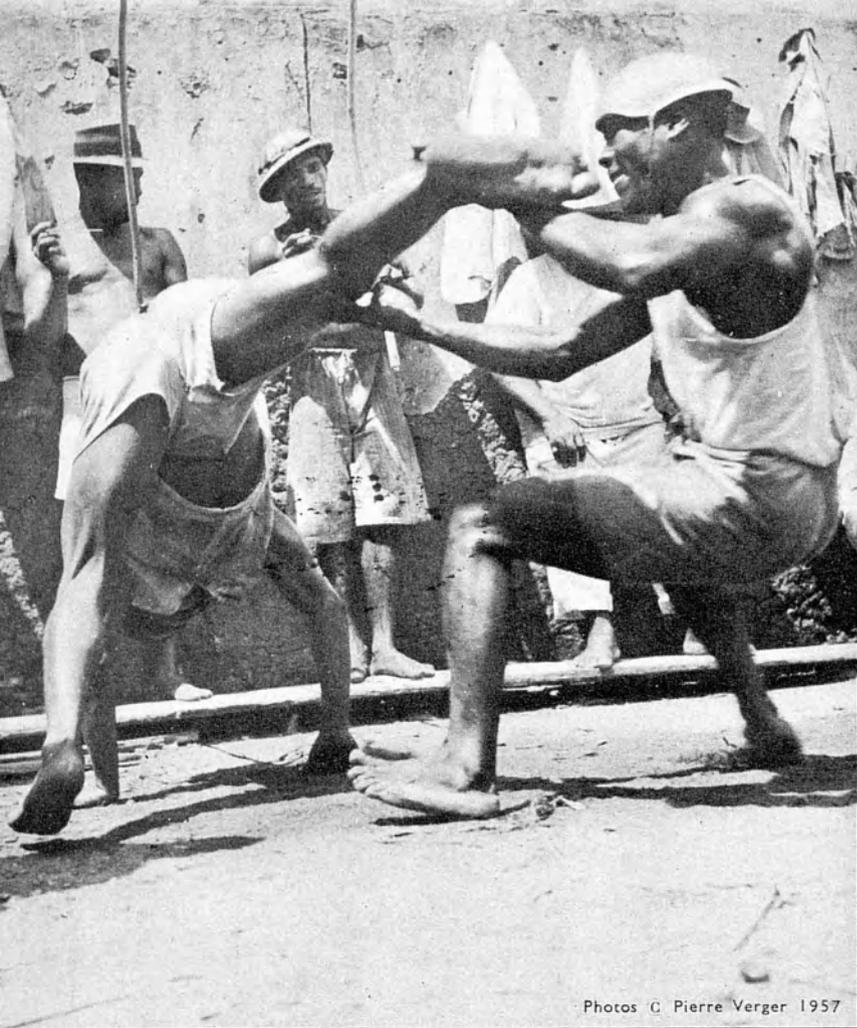


M A R S
1957

(10^e année)

France : 40 fr.
Belgique : 8 fr.
Suisse : 0,75 fr.

CES DANSEURS LUTTENT EN MUSIQUE



Photos G. Pierre Verger 1957



Un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir au Brésil est la *capoeira*, sorte de lutte dansée fort en honneur dans le petit peuple du Nord-Est. Ce spectacle se déroule généralement le dimanche dans des sortes de hangars. L'élément musical qui est de première importance est fourni par trois musiciens qui jouent du *berimbau*, long arc musical pourvu à une de ses extrémités d'unealebasse faisant office de caisse de résonance. Parfois celui qui joue de cette harpe primitive tient en main un hochet en osier qu'il fait tinter chaque fois qu'il pince la corde de son instrument tandis que le public chante. Les lutteurs s'accroupissent pendant quelques instants devant l'orchestre comme pour se recueillir et se préparer à la joute. Puis ils s'attaquent, se décochent des ruades, se jettent à terre, bref se livrent au simulacre d'une lutte violente dont les gestes ne sont qu'ébauchés et qui suivent rigoureusement le rythme de la musique. Parfois les « lutteurs » s'interrompent et exécutent une marche dansée ou des tours d'acrobatie pure. Voir en page 26 " Une ville légendaire va mourir pour la deuxième fois ".

Cette jeune Dahoméenne de la région de Porto Novo porte fièrement un calice qui symbolise l'union de tous les habitants du Royaume, car il ne peut être rempli d'eau que si toutes les mains s'unissent pour en boucher les orifices. Le sabre représente l'autorité du Roi. A Porto Novo il existe deux Rois — un Roi du Jour et un Roi de la Nuit. Le premier est le véritable souverain de la région, l'autre incarne son père. Il leur est interdit de se rencontrer. (Voir page 4 notre reportage sur les femmes du Dahomey.)

Photo © Pierre Verger 1957



AUCUNE époque dans l'histoire n'a offert de contrastes plus violents que la nôtre. Les images d'une Afrique traditionnelle telle que pouvaient en rêver nos grands-pères au siècle des découvertes voisinent avec celles des villes-champignons qui s'élèvent à travers le continent noir et où se forme une société africaine sur le modèle de la nôtre. Ces deux Afriques existent côte à côte et toutes deux sont des aspects différents de la même réalité.

Rien ne caractérise mieux la modernisation du Continent noir que le rapide développement d'une élite féminine qui prend sa place à côté des élites masculines chaque année plus nombreuses et plus actives. C'est surtout en Afrique occidentale que la situation de la femme africaine a le plus profondément changé. En Côte-de-l'Or, par exemple, on trouve aujourd'hui des femmes dans les professions les plus diverses : si l'on tient compte que l'éducation des femmes africaines ne date que d'hier, il est tout à fait remarquable de les voir occuper des postes dans la magistrature, dans le barreau, le journalisme et l'administration.

L'accès des femmes à tant de professions nouvelles a conduit les sociologues à se demander quelles seront les conséquences de cette évolution. Dans notre civilisation, certaines professions sont considérées comme convenant aux femmes plutôt qu'aux hommes (les postes de secrétariat par exemple). Or, en Afrique occidentale, les rôles se trouvent parfois renversés : jusqu'ici les secrétaires étaient des hommes, les femmes trouvant apparemment closes les portes de ces professions. Par contre, les femmes n'ont éprouvé aucune difficulté à devenir imprimeurs ou journalistes ; elles monopolisent même certaines branches de la médecine.

Le femme africaine n'a pas attendu d'être « éduquée » pour jouer un rôle dans sa société. Elle a toujours joui de beaucoup d'influence et, dans certaines régions, d'une très grande indépendance. En Afrique occidentale, depuis des temps immémoriaux, la femme mariée s'adonne au commerce et dispose de ce qu'elle gagne. L'industrialisation de l'Afrique a offert à certaines femmes entreprenantes, même illettrées, des occasions de se lancer dans les affaires. Aujourd'hui on trouve, au Nigeria par exemple, des négociantes qui administrent des chaînes de magasins et qui sont suffisamment riches pour se bâtir des maisons modernes et envoyer leurs enfants en Angleterre ou aux Etats-Unis. Enfin, certaines villes commencent à connaître leurs « smart sets » (cercles chics) de femmes élégantes qui donnent le ton à la mode.

Mais derrière cette nouvelle Afrique, la vieille Afrique est encore là avec ses grandes familles polygames, ses roitelets et ses magiciens. Entre les deux Afriques, aucune hostilité. Les femmes élevées en milieu coutumier disent des jeunes devenues des « intellectuelles » : « Ce sont maintenant nos filles qui nous montrent la voie. »

SOMMAIRE

PAGES

- 3 LES DEUX AFRIQUES**
Éditorial
- 4 LA VIE D'UNE FEMME**
dans un village du Dahomey, par Claudie Haufferlin
- 11 LA VILLA DE L'HERCULE ROMAIN**
se cachait sous un village, par L. et G. Attinelli
- 14 LE PARADOXE DE LA JUNGLE**
un des problèmes de l'Unesco, par G. Wendt
- 16 LA « SAUCISSE CHAUFFANTE »**
des alpinistes japonais, par Matsukata Saburo
- 17 NÉCESSITÉ D'UNE THÉRAPEUTIQUE SOCIALE**
Progrès techniques et cultures séculaires, par D. Hardman
- 18 LE MONASTÈRE DU BUISSON ARDENT**
en plein désert du Sinaï, par Albert Raccah
- 26 UNE VILLE LÉGENDAIRE VA MOURIR**
pour la deuxième fois, par A. D. Tavares-Bastos
- 31 L'INVENTEUR DU PORTRAIT PARLE**
Bertillon et l'établissement de l'identité
- 32 LES PLUS ANCIENNES MINIATURES PERSANES**
connues : une découverte récente
- 33 ON DEMANDE DES « AMIS DE PLUME »**
nos lecteurs nous écrivent
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**
Nouvelles de l'Unesco et d'ailleurs



Mensuel publié par

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Alexandre Leventis

Edition anglaise : Ronald Fenton

Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade

Maquettiste :

Robert Jacquemin

Chargé de la diffusion :

Jean Groffier

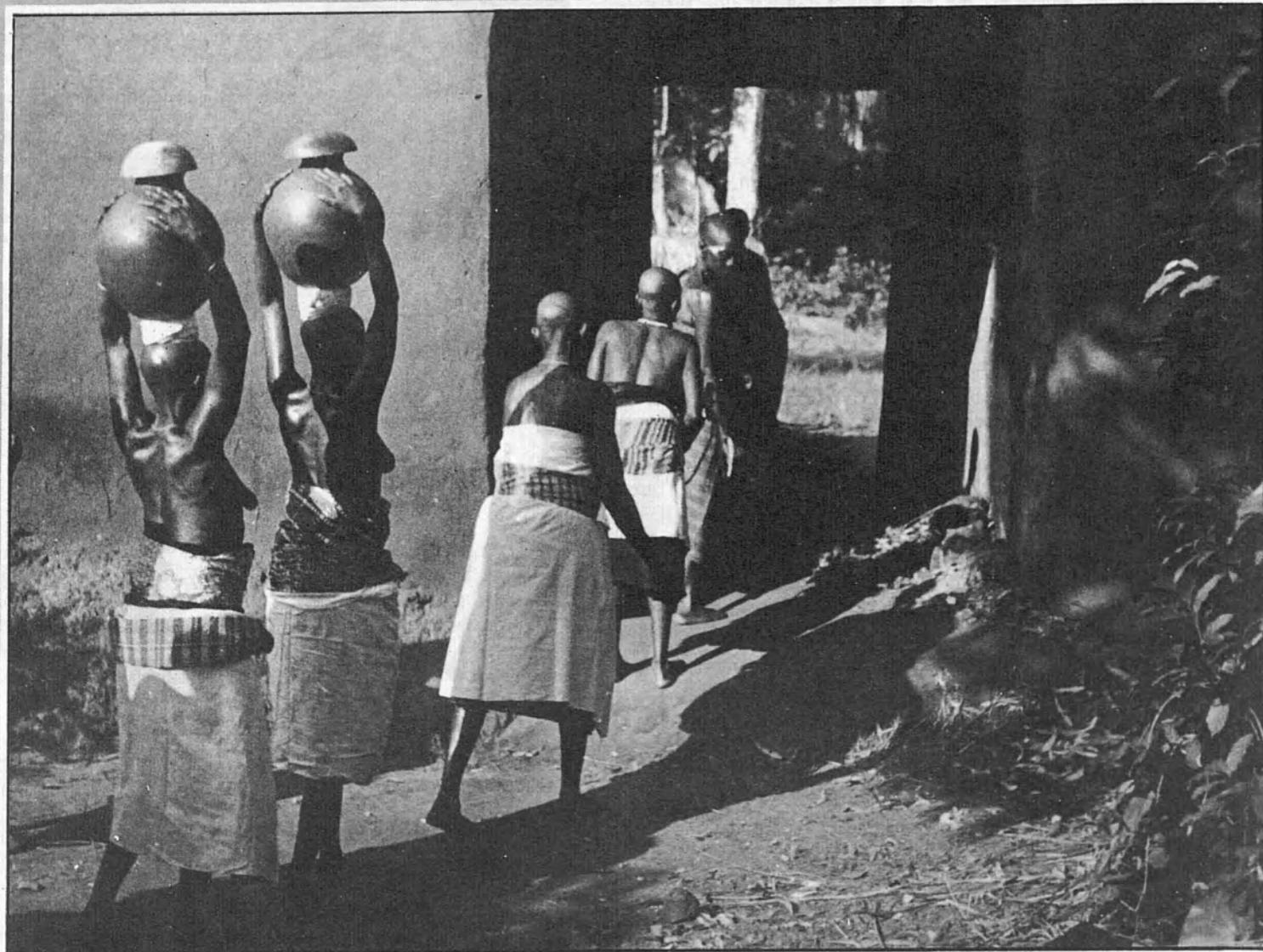


Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier de l'Unesco » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier de l'Unesco » : 400 francs fr. ; 8/- ; ou \$2.50 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber, PARIS.



LA VIE D'UNE FEMME DANS UN VILLAGE D'AFRIQUE

par *Claudie Hauferlin*

© 1957

L'année 1956 aura marqué une étape importante dans l'évolution de la condition de la femme. Le 18 novembre 1956 — un peu plus de quarante ans après les premières femmes européennes — des millions de femmes noires franchissaient un stade décisif de la lutte pour l'émancipation féminine : elles devenaient électrices.

La femme noire n'était pas tout à fait une nouvelle venue dans la politique. Depuis dix ans, les veuves, les mères de deux enfants au moins, avaient le droit de voter; aux élections de janvier 1956, elles représentaient déjà à peu près le tiers du corps électoral. Puis, sans défilés, sans suffragettes et sans que la paix d'un ménage africain ait jamais été troublée par quelque dispute politique hargneuse, le 23 juin 1956, le droit de vote était accordé à toutes les femmes africaines dans les mêmes conditions que les métropolitaines. Le 18 novembre les femmes exerçaient leurs droits politiques pour la première fois en choisissant le conseil municipal de vingt-six communes africaines où elles pouvaient être élues.

Il est encore trop tôt pour analyser et commenter les

réactions de la femme africaine devant les urnes.

Ce que l'on sait déjà c'est que la grosse majorité des électrices sont des paysannes, pour la plupart non scolarisées. Les candidats en tiennent compte : les bulletins des partis se reconnaissent à une couleur, à un croquis; l'un choisit un emblème, l'autre présente son programme sous forme de rébus; on vote palmier, éléphant... Un candidat adopta un jour, pour le représenter, l'image du lion. « Un lion, dirent ses adversaires, méfions-nous, c'est un animal cruel; il pourrait bien malmener ses électeurs! »

La femme noire est la gardienne des traditions; elle reste, dans une proportion plus forte que les hommes, fidèle aux cultes ancestraux. Une faible fraction seulement des électrices est composée de femmes qui habitent des villes modernes, qui ont des habitudes de femmes modernes, qui vivent les problèmes de la femme moderne. Mais celle qui représente la majorité, la femme africaine traditionnelle, qui est-elle? Comment vit-elle?

JUSQU'A ce matin, un chaud matin de janvier, le Dahomey était pour moi cette mince bande rose ou violette de la carte de l'Afrique Occidentale, pressée entre la Nigeria et le Togo, une pièce de l'arlequin géographique. Maintenant, c'est un paysage vert et rouge, vert des palmiers et des champs, rouge des pistes et des villages de terre séchée à travers lequel file la voiture qui m'amène de la côte. Je rejoins ici un mari parti en mission ethnologique pour deux ans.

J'attendais une jungle. Je découvre un jardin, un verger. Le Sud-Dahomey est une immense palmeraie sous laquelle s'alignent les champs de maïs, de haricots, d'arachides, de manioc.

« Les Dahoméens, ce sont un peu les Asiatiques de l'Afrique, m'indique mon compagnon de voyage, une population aussi dense que dans certains deltas de l'Inde. Pensez ! Il y a des coins où vivent trois et quatre cents habitants au kilomètre carré. » Je m'étonne : de quoi vit-on ? « Tout cela marche à l'huile, ajoute-t-il en riant, à l'huile de palme. Le palmier, c'est la fortune du Dahomey. Si l'année est bonne, c'est la prospérité : les hommes achètent des bicyclettes, se marient, fêtent les morts ; les femmes ont de nouveaux pagnes, des bijoux. Si l'année est mauvaise, les impôts ne rentrent pas et ce sont les histoires. Tout le monde est lié à la palmeraie : les hommes sont propriétaires, ils cultivent, transportent, les femmes font de l'huile, vendent. L'avenir lui-même est presque entièrement fondé sur le palmier : on plante de nouveaux pieds et vous découvrirez, en pleine brousse, les seules usines du Dahomey, ses huileries. »



Au Dahomey tout marche à l'huile de palme

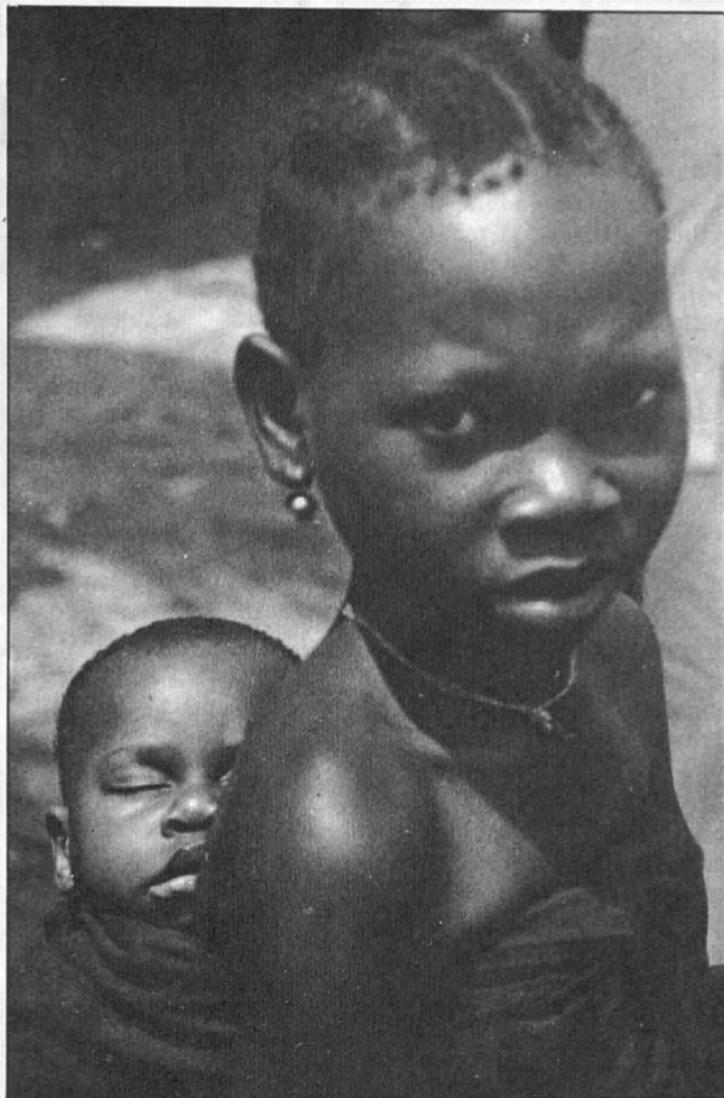


Photo UNICEF.

© Pierre Verger 1957

VOICI la maison. Nous sommes installés à quarante kilomètres de la côte, dans l'écart d'un village, au bord d'un plateau qui domine l'immense delta de l'Ouémé, le grand fleuve qui parcourt le Dahomey du Nord au Sud sur des centaines de kilomètres. D'un côté les palmiers, de l'autre, au pied de la falaise, dix kilomètres de marais où méandre le fleuve qui, chaque année, déborde pendant six mois et oblige les habitants à construire leurs maisons sur pilotis.

Palmiers, bananiers, papayers cernent la maison. Il y a même un champ d'ananas. Je m'y retrouve : c'est bien le paradis terrestre des gravures anciennes. « Rien n'y manque », dit mon mari qui, du doigt, me désigne un fossé. Vertes, jaunes, noires, trente-deux têtes de serpents sont alignées ! Une vitrine d'orfèvrerie ! Ils ont tous été tués, depuis hier, par les hommes qui débroussent les alentours de la case.

C'est à Mitro, le village le plus proche de la maison, situé au pied de la falaise au bord du marais, que je vais commencer mon métier de femme d'ethnologue. On y accède par une piste de terre rouge. Un village africain souvent se cache et l'étranger le chercherait longtemps. A Mitro, il y a une croisée de pistes : celle qui descend au marais et celle qui le longe, liant les uns aux autres les villages du bas de la côte. Cette rencontre de chemins marque la place du marché. Quant au millier d'habitants de l'endroit, ils s'abritent derrière les épais paravents de bananiers, de palmiers, de cocotiers, de fromagers, qui bordent les lieux de passage. Rien ne guide l'étranger si ce n'est les rythmes qui fusent à travers la verdure.

Suite
au
verso



En Afrique (également) suivre un mari n'est rien, épouser une belle-famille est un art

Rythmes de tambours, de gongs, de cloches, de hochets, rythmes parfois même battus sur de simples éclats de poterie. Une maison ici, ce n'est pas une fumée, c'est à peine un sentier, c'est un bruit, un rythme. L'Afrique parle davantage aux oreilles qu'aux yeux.

La première visite que je fais au village, au lendemain de mon arrivée, est réservée à la femme de l'instituteur, qui a elle-même enseigné le français pendant des années et le parle admirablement, avec ce qui pourrait passer pour une pointe d'accent méridional. Elle est vêtue à la dahoméenne : ample pagne de cotonnade fleurie noué sous les seins et camisole à manches larges et encolure ronde. Les cheveux sont coiffés en petites torsades serrées, ramenées par un fil noir sur la nuque. C'est une personnalité importante à Mitro. Un ménage d'instituteurs, ici comme en France, jouit d'une certaine considération. Il y a toutefois plus important : elle a mis au monde, l'an dernier, deux jumelles, Monique et Victoire, et les jumeaux sont, au Dahomey, l'objet d'un culte particulier. Mme Dionne eût reçu ici les honneurs rendus au Roi !

« Nous devons d'abord aller voir le chef du village », me dit-elle. Après quelques minutes de marche, nous franchissons le mur de terre qui entoure les cases de la famille du chef. Presque toutes les familles vivent ainsi dans des enclos non seulement préservés de la vue par la brousse, mais ceints de murs épais. Là vivent les dix, vingt, trente personnes ou plus qui constituent la grande famille africaine. C'est la *houeta* dahoméenne que les Européens nomment tout simplement le *tata*.



Aujourd'hui, les fils demandent que les terres soient partagées

DISCRÈTEMENT averti, le chef Akadjamé nous attend. Il est assis devant son logis, entouré de notables. Tous se lèvent à notre arrivée et le chef nous offre le bol d'eau de bienvenue. Des enfants nus, au visage grave, jouent dans la poussière de la cour. Poulets et porcs se disputent des épis de maïs. Le chef, une fois les présentations faites, me fait les honneurs des lieux : il y a les cases distinctes de ses six épouses, celles de sa mère, de son vieil oncle, de sa tante et de ses frères. Toutes sont du même modèle, huttes de terre rouge couvertes de palmes séchées, groupées dans des ensembles de trois ou

quatre, reliées par des sentiers où s'ébattent des chèvres. Un peu à l'écart s'élève une case sur pilotis : le grenier familial. « Autrefois, raconte Akadjamé, les champs et les palmeraies étaient communs : tous les membres de la famille cultivaient la terre. Tous les jours ou tous les deux jours, le chef du *tata* remettait aux femmes le maïs et les ignames nécessaires aux besoins de chaque ménage. Aujourd'hui, à la mort des parents, les fils demandent que les terres soient partagées. On ne travaille plus en commun comme autrefois et il faut payer ses voisins et même ses amis pour qu'ils vous aident. S'ils n'ont plus de terre ou pas assez d'argent pour les entretenir, les hommes quittent le village et vont chercher du travail à Cotonou et à Porto-Novo. Le pays change », conclut sentencieusement le chef.



Signes extérieurs de la fortune : bicyclette et toit de zinc

SÉ KANDÉ, l'une des femmes du chef, qui devine ma curiosité, m'invite à visiter sa case. C'est une grande pièce séparée en deux par une cloison de terre : d'un côté la chambre, meublée d'un lit de bambou que Sé Kandé partage avec ses deux enfants et d'un coffre de bois qui contient ses vêtements ; de l'autre, la cuisine aux murs peints de kaolin jusqu'à mi-hauteur et noircis par la fumée. Sur le sol, de la bouse de vache séchée forme un ciment lisse. Une sauce mijote sur le foyer fait de quatre poteries renversées.

La visite achevée, Akadjamé nous accompagne jusqu'à la porte, à côté de laquelle une pile de tôles ondulées brille au soleil. « Je fais refaire mon toit », dit le chef avec une fausse désinvolture. Nous acquiesçons gravement. Après la bicyclette, le toit de zinc est un des signes de richesse les plus enviés dans les villages dahoméens. Il résiste aux tornades et il évite surtout les corvées périodiques de réfection des chaumes, mais une couverture de zinc c'est une petite fortune ; il faut déjà être quelqu'un pour se l'offrir.

Maintenant, les villageois nous entourent. Ils sortent de partout. Mme A. répond aux questions que ma présence suscite : non, je ne suis pas « Madame Commandant » (la femme de l'administrateur). Je lui demande de dire que j'aimerais rendre visite aux femmes. Les invitations sont



lancées par des visages rieurs et surpris qui ont surtout l'air de dire « ça c'est curieux, on voudrait bien voir ».

Au bout de quelques semaines, je commence à connaître Mitro et je salue en *gun*, la langue du pays, ce qui provoque toujours l'étonnement et l'hilarité. Au début, les femmes me regardent avec un peu de méfiance. Assez vite, cependant, le village s'habitue à ma curiosité. Au bout de deux ou trois mois, on me fait des scènes de jalousie parce que je vais plus souvent voir celle-ci, que je n'ai pas encore rendu visite à celle-là.

Je passe les journées avec Bosi, une jeune femme protestante, avec Vidéhou, la vieille féticheuse, et Henriette, qui doit se marier prochainement. C'est toutefois à Tavi, adepte du culte du tonnerre, donc bien traditionaliste, que je dois mon initiation aux joies de la famille africaine. Tavi est bien connue au village, car elle a eu des jumeaux. L'un d'eux, malheureusement, est mort.

Tavi apparaît un matin au marché, vêtue d'un pagne lie-de-vin, bordé de cauris, ces coquillages apportés autrefois de l'Océan Indien par les navigateurs et qui servirent longtemps de monnaie en Afrique ; « la femme le met le jour où elle va au marché acheter les nourritures qui seront offertes aux divinités des jumeaux ». Curieuse de voir la suite, je me laisse entraîner jusqu'à sa case. Là, elle dispose un peu de nourriture devant une poupée de bois, qu'elle lave ensuite, puis couche sur un tabouret. « C'est mon enfant qui est parti chercher du bois », me dit-elle (car on ne dit jamais d'un jumeau qu'il est mort), « je le soigne comme son frère Maca et, lorsqu'il sera grand, Maca continuera à s'en occuper lui-même ».

C'est ainsi que je pénètre dans la famille de Tavi. Comme toutes les femmes du village, elle est venue habiter ici lorsqu'elle s'est mariée. Nous sommes toutes deux assises dans la cour et elle m'indique qui occupe les cases voisines. Il y a celle de son mari, puis de son beau-père, les deux cases de ses belles-mères, les femmes du père de son mari, puis les maisons de deux oncles, d'une tante veuve, revenue habiter dans sa famille, enfin de quatre beaux-frères et de leurs

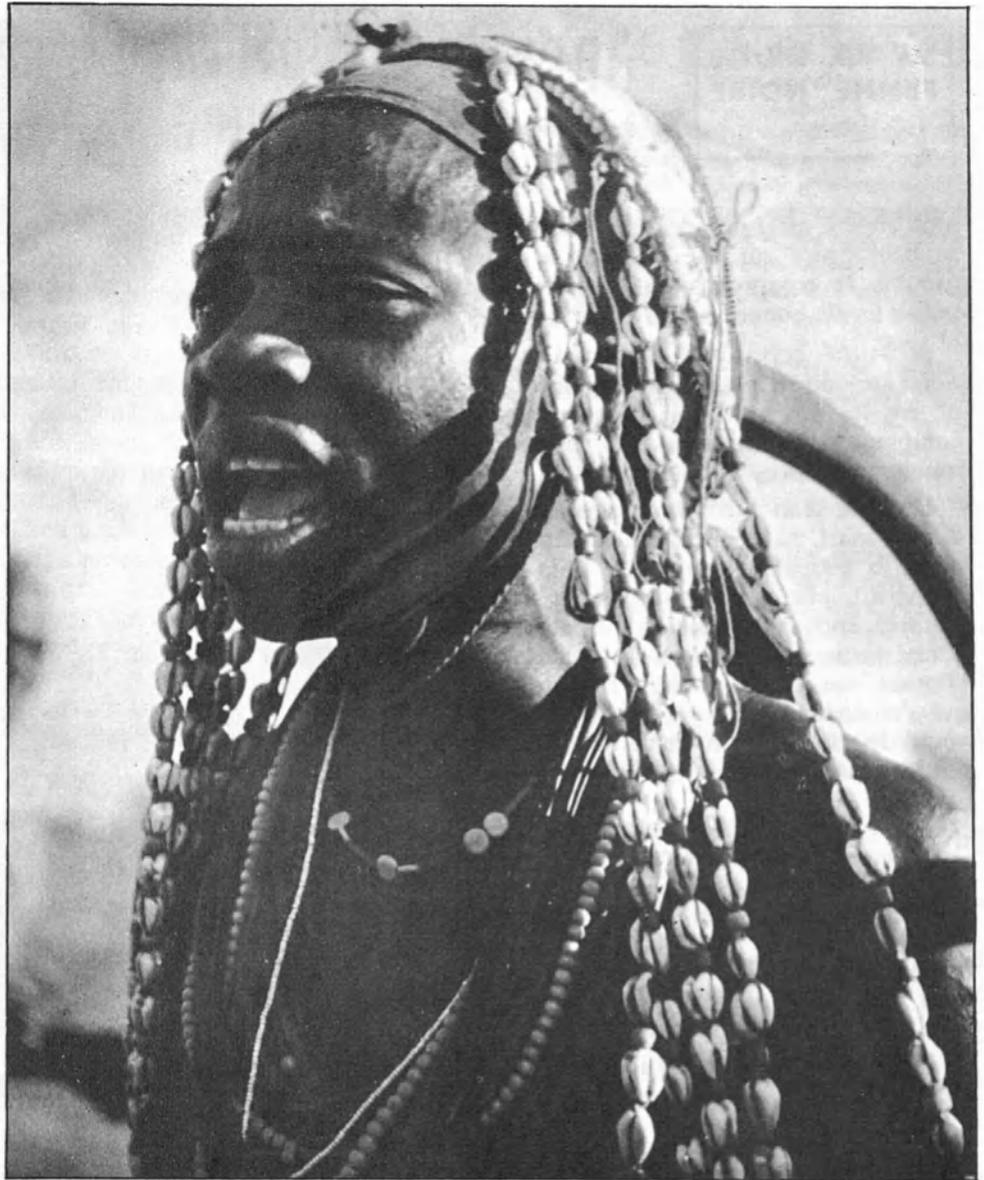


Photo © Pierre Verger 1957

UNE MONNAIE FAITE DE COQUILLAGES était, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la plus courante en Afrique Occidentale. Particulièrement abondants dans l'Océan Indien, les cauris furent à l'origine apportés par des marchands en Afrique Occidentale où on en fit de longs chapelets de 40 à 50 coquillages attachés les uns aux autres. Aujourd'hui, les Dahoméennes les utilisent pour décorer leur coiffure (photo ci-dessus). Un vêtement de couleur lie de vin bordé de ces cauris est un habit distinctif porté uniquement par les mères de jumeaux et les jumeaux eux-mêmes, car c'est un honneur pour une femme, au Dahomey, que d'avoir mis au monde des jumeaux.

épouses. Je compte : il y a un minimum de seize personnes, avec lesquelles il convient de s'entendre au mieux... sans oublier sa propre coépouse, la première femme de son mari. Je commence à comprendre le sens de l'expression « le mariage est une affaire de famille » et les trésors de diplomatie que la tradition prête parfois à la femme africaine.

J'ai même rencontré, plus tard, à Abomey, une famille où les épouses, fatiguées de voir maris, beaux-frères, beaux-pères, beaux-oncles se disputer, avaient constitué entre elles un petit orchestre de tambourins pour montrer aux hommes qu'il n'était pas si compliqué de bien s'entendre. Suivre un mari, ce n'est rien, mais épouser une belle-famille, c'est un art.

Tavi, comme toute épouse arrivée la dernière, est en quelque sorte la « cendrillon » au foyer. C'est à elle que son beau-père demande d'aller puiser de l'eau, c'est elle que sa belle-mère charge d'écraser le piment pour la cuisine. Je la trouve tantôt en train de balayer la case de la vieille tante ou revenant d'une course pour l'oncle. Aussi ne fera-t-elle aucune objection le



Photos UNICEF

Suite
au
verso

Après la "coiffure de brouille" (tresses sur le front) la chanson-querelle

jour où son mari prendra une troisième épouse, puisqu'elle se déchargera sur elle de tout le travail pour la belle-famille. Je comprends pourquoi les femmes vont jusqu'à présenter de bonnes amies à leur mari « en vue mariage » !

A Mitro, cependant, la grande polygamie est rare. Soixante-quinze pour cent des ménages sont monogames et, sur les quarante-trois ménages polygames, trente-deux comptent deux femmes. Seul le chef, grand propriétaire foncier de Mitro, a six épouses.

Bosi, la jeune femme protestante, est la seule épouse de son mari, mais elle ne trouve pas le travail trop lourd dans le *tata*. Contrairement à la majorité des femmes de Mitro, elle n'aimerait pas du tout que son mari ait d'autres épouses, même si elle se voyait ainsi déchargée d'une partie des besognes du ménage. « Les femmes sont jalouses, me dit-elle, et c'est rare de trouver des coépouses qui s'entendent bien. » Comme pour confirmer ce qu'elle vient de me dire, un bruit de dispute monte d'une case voisine. Une femme se met à chanter :

*« L'oiseau a de belles plumes,
Les plumes sont faites pour l'oiseau.
La bête n'a que sa peau,
Elle n'arrivera jamais à porter les plumes de l'oiseau. »*

Bosi sourit : « C'est la femme du petit frère de mon mari. Elle est en querelle avec sa coépouse. » La coépouse, installée devant sa case, en train de concasser des noix de palme, ne relève même pas la tête, mais se met à chanter, elle aussi :

*« Ton ventre est gros
Comme un bateau qui a avalé beaucoup de bagages.
Tes épaules ressemblent à un guidon de bicyclette,
Et tu te mêles de m'insulter. »*

« On peut dire tout ce qu'on veut par des chansons », poursuit Bosi. Elle m'explique qu'autrefois on se faisait faire une coiffure de brouille qui s'appelait « tourne le dos

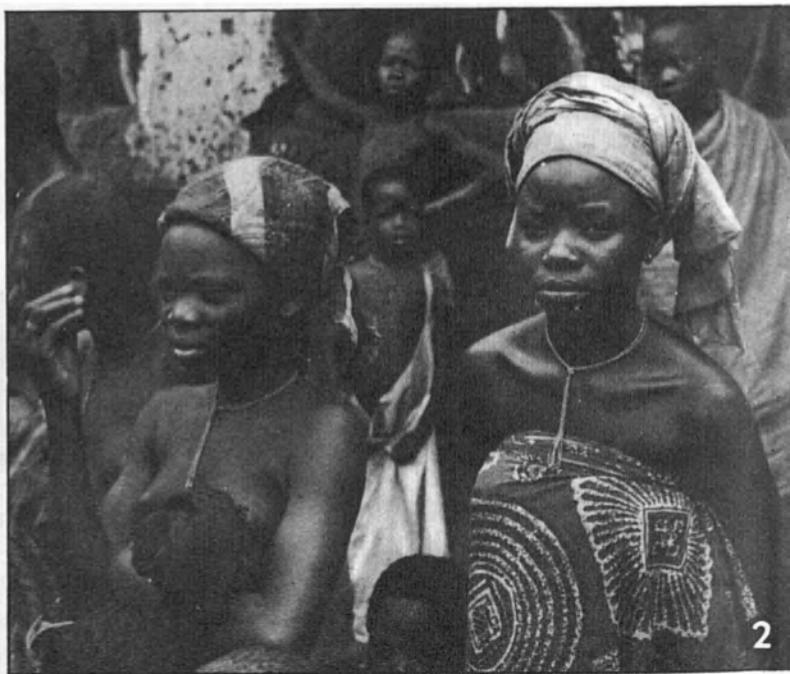
à ta coépouse ». Coiffure ordinaire à tresses, mais exécutée à l'envers, les tresses ramenées sur le front au lieu de se terminer sur la nuque !

Aux Etats-Unis, on trouve des cartes postales toutes prêtes à être envoyées pour les circonstances les plus inattendues, fût-ce à un bébé roux qui fait sa première dent. Au Dahomey, on trouve, dans le répertoire des chansons allusives, des couplets pour célébrer les événements les plus particuliers. Un chant avertit une femme qu'on s'est aperçu qu'elle était courtisée par un parent du mari ; la famille d'un jeune homme qui vient de se marier raille les parents d'un prétendant évincé ; on moque une fiancée timide ; on tente de réconcilier deux familles ennemies. Ce qui ne veut pas dire qu'au Dahomey tout se termine en chansons : les chants allusifs donnaient lieu, à Porto-Novo, il y a quelques années, à des incidents parfois si violents entre quartiers, que l'usage même en a été interdit.



**Fâchée, une femme dira :
"Je retourne chez mon père"**

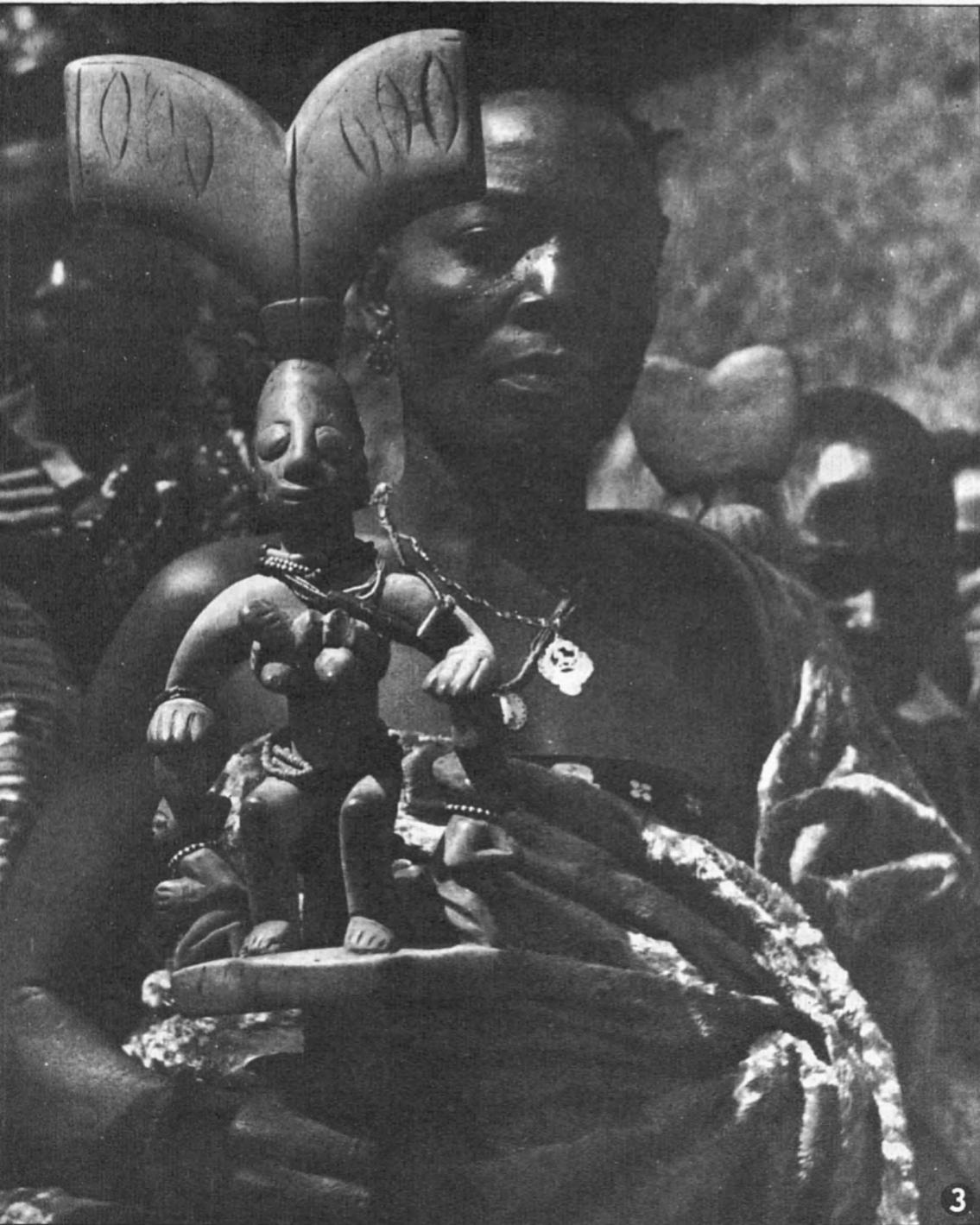
« Je crois, dit encore Bosi parlant de sa belle-sœur, qu'elle retournera chez son père », variante de notre « tout est fini entre nous, je retourne chez ma mère » ! En effet, si la polygamie authentique diminue elle a fait place à ce que les Africains appellent, avec un clin d'œil, la polygamie successive qui, autrefois, devait être fort mal considérée. Le mari de Bosi s'est marié trois fois, et si Bosi en est à son premier mariage, Tavi, par contre, a eu deux époux. Vidéhou, la vieille féticheuse, me paraît la championne du divorce : elle est chez son septième mari. Il est rare qu'un mari renvoie sa femme. C'est plutôt elle qui le quitte. « Il ne me donnait pas d'enfant », me dit



LE DIEU DU TONNERRE

Au cours d'une procession religieuse, une femme du Dahomey porte une statuette représentant Shango (dieu nigérien du tonnerre). La coiffure de la statuette est sculptée en forme de fer de hache double, ancien symbole religieux du dieu du tonnerre que l'on a retrouvé également dans la civilisation minoenne de la Crète et de l'Asie Mineure. Zeus est souvent représenté avec le même fer de hache double (photo 3). Au cours d'une danse traditionnelle dahoméenne, une femme vêtue de couleurs vives s'incline devant son partenaire (qui n'apparaît pas sur la photo). De nombreuses danses modernes antillaises dérivent des danses des tribus du Dahomey et de la Nigéria (photo 1). Des adolescentes aux visages graves suivent les danseurs du regard. Au Dahomey, les jeunes filles se marient généralement à l'âge de 16 ou 17 ans (photo 2).

Photos 1 et 2 © C. Tardits 1957
Photo 3 © Pierre Verger 1957



3

l'une ; « Il ne me nourrissait pas », dit l'autre ; « Il disait du mal de ma famille », me confie Tavi.

Pas de longue procédure pour divorcer : la femme retourne chez son père en attendant de se remarier, ce qui tarde peu. Quant au nouvel époux, c'est lui, en quelque sorte, qui paie le divorce, puisqu'il rembourse au premier mari la dot.

« Autrefois », me dit une vieille femme, sur le ton « c'était le bon temps », « c'était la famille qui choisissait le mari, et on divorçait moins que maintenant. » Aujourd'hui, une jeune fille se marie vers seize ou dix-sept ans et choisit le mari qui lui plaît.

Les familles africaines mariaient les jeunes gens sans leur consentement, et souvent même contre leur gré. Il était aisé de citer les cas de fillettes promises pour des mariages futurs bien avant qu'elles soient pubères, de veuves contraintes d'épouser un frère de leur mari décédé. Le reproche que faisaient les Européens, au point de vue de la morale et des usages, était fondé, mais il touchait à une des bases de la famille africaine : les femmes sont le

moyen de créer ou de renouveler des alliances solides. Un arrangement de famille paraissait à la sagesse africaine beaucoup plus important que les attraits et les engouements passagers. La raison de famille était raison d'Etat.

Pour la femme elle-même, le but essentiel du mariage est d'avoir des enfants. Les femmes de Mitro en ont eu en moyenne quatre, dont souvent la moitié meurent. J'ai rencontré une vieille femme qui en avait eu douze. Un ménage stérile divorce. Vidéhou, qui a eu sept maris, m'explique : « Ils ne me donnaient pas d'enfants, alors je les ai quittés. Maintenant, j'ai un fils. » Car la femme rend toujours l'homme responsable de la stérilité d'un ménage. « Une femme peut toujours porter des enfants », m'affirme une vieille, et l'avis des aînés est toujours un avis autorisé dans ce pays où grand âge et sagesse vont de pair.

Cependant, il serait excessif et faux de croire que les sentiments des jeunes gens n'avaient aucun moyen de s'exprimer. Bosi me raconte souvent des histoires de mariages contrariés, d'enlèvements mouvementés.

Suite
au
verso

L'homme apporte en dot l'équivalent de cinq mois de travail

Mais il n'y a pas de romans d'amour, pas de Tristan et Yseult, peu de chansons sentimentales, sauf à la cour d'Abomey, où les princesses, dit-on, avaient le temps de nouer et dénouer des intrigues.

Une loi, une de ces lois qui n'ont l'air pourtant de n'atteindre qu'un domaine presque privé, intime, allait bouleverser profondément la société traditionnelle africaine. C'est la loi de juin 1939, la loi Mandel, qui allait donner à la jeune africaine le droit de refuser un mari dont elle ne voulait pas. Non seulement cette loi allait entraîner, dans bien des milieux, la fin de vieilles alliances entre les familles, mais elle allait permettre à la femme de s'opposer délibérément et efficacement à la volonté des parents. C'est ainsi que l'on vit de vieux pères amenés devant les administrateurs, les commissaires, par leurs enfants : Cupidon allait disposer de flèches empoisonnées pour ceux qui s'opposeraient à ses desseins !



Les scènes d'amour de l'écran font rire les amoureux africains

LORSQUE Henriette et Paul — maintenant son fiancé — découvrirent qu'ils se plaisaient, Paul en fit part à sa famille. Oncles et tantes du jeune homme s'en vinrent rendre visite à la famille d'Henriette. On aborda mille sujets : nouvelles des deux familles, état des cultures, pronostics sur le temps. On lança quelques allusions à un mariage possible. La famille d'Henriette se montra favorable et rendit la visite quelques jours plus tard. Oncles et tantes de Paul revinrent alors avec les premiers cadeaux : la « petite dot » — quelques bouteilles de gin, d'apéritif et un peu d'argent — par laquelle elle remercia la famille d'Henriette d'avoir donné son accord. Le montant de la « grande dot » fut discuté âprement, mais toujours dignement, de part et d'autre. A partir de ce moment, les jeunes gens furent considérés comme fiancés, c'est-à-dire que Paul fut autorisé à venir faire sa cour à Henriette.

La cour est toujours discrète, toujours pudique. Lorsqu'il veut lui donner un peu d'argent pour qu'elle s'achète ce qui lui fait plaisir, Paul ne le donne pas à sa fiancée, il le glisse sous une natte, s'assurant du coin de l'œil que son geste a été remarqué. Les amoureux, en Afrique, se prennent la main, se prennent la taille, ils n'échangent jamais de baisers. L'Afrique traditionnelle n'embrasse par sur la bouche et, en ville, les grandes scènes d'amour des films soulèvent toujours, dans les cinémas, d'énormes crises de rire et d'enthousiasme moqueur. Si les usages de l'écran ont déjà gagné les villes, ils n'atteignent pas encore les campagnes.

Paul et Henriette vont rester fiancés pendant plus d'un an, attendant, pour que le mariage se fasse, que Paul ait réuni assez d'argent pour payer la « grande dot ». Le prix en est très élevé. A Mitro, où le revenu moyen d'un cultivateur dépasse rarement 3 000 francs par mois, la dot représente 15 à 20 000 francs en argent, bouteilles de rhum, gin, apéritifs, pagnes, bijoux, ustensiles de cuisine.

Un matin, une femme vient me demander en mariage pour son mari, et ajoute avec un clin d'œil malicieux : « Je voudrais m'acheter un nouveau pagne, l'argent de ta dot

viendra bien à point. » La veille, j'avais raconté qu'en France c'était les femmes qui apportaient une dot. Au milieu de la stupéfaction générale, un vieil homme s'exclama : « Ça, c'est une bonne coutume ! »

En dehors de la constitution de la dot, la période des fiançailles est fort coûteuse. On attend du fiancé des cadeaux à toutes occasions, et elles sont au moins aussi nombreuses qu'en France. Anniversaire, fête, Noël, Jour de l'An ne figurent pas encore au calendrier des cadeaux, mais il y a, par contre, les fêtes funéraires, les cérémonies de naissance dans la famille de la fiancée (et comme une famille africaine compte quelques centaines et parfois quelques milliers de membres, les occasions de naissance et de deuil sont fréquentes), les cérémonies aux ancêtres, aux *vodun*, à l'occasion desquelles Paul doit se souvenir non seulement qu'il a une fiancée, mais surtout qu'il aura une belle-famille.

C'est pendant mon séjour qu'a lieu le mariage de Paul. Il a fait prévenir la famille de sa fiancée que la dot était prête. Le soir, les femmes de la famille conduisent Henriette au *tata* de Paul. Tout le monde a mis ses atours de fête. Les plus riches portent des pagnes de satin broché, de nylon, de broderies anglaises, de ve'lours. Les parents, les amis dansent dans le village, en longs cortèges accompagnés de tambours venus de partout. Paul, en bon hôte, veille à ce qu'on serve à boire à tout le monde, et lorsqu'un tambourinaire martèle une louange, lorsqu'un chanteur fait son éloge ou lorsqu'un danseur est particulièrement brillant, il récompense l'artiste en lui collant au front des billets de banque.

Le lendemain, de nouveaux cadeaux sont envoyés à la famille de la jeune épouse, pour la remercier d'avoir veillé sur la vertu de la jeune fille.



Pour visiter l'ami le plus cher on revêt ses plus beaux atours

PENDANT une dizaine de jours après le mariage, je trouve Henriette, parée de vêtements de fête, qui continue à recevoir des visites de félicitations. Elle dépose devant moi un bol de faïence à fleurs, contenant des bananes et un paquet de cigarettes. Ainsi le veut la courtoisie dahoméenne. On n'oublie jamais de remercier le visiteur de sa venue en lui présentant, dans un bol à couvercle, un peu d'argent, des fruits, enfin un cadeau proportionné au rang du visiteur et aux moyens de l'hôte. Désir de ne pas être en reste, de ne pas garder une dette d'amabilité ? Elle est bien tenace en France et ailleurs, après tout, la coutume de ne se rendre à une invitation à dîner que flanqué d'un bouquet de fleurs ou d'un sachet de gâteaux.

Quelque temps après, Henriette vient me rendre la visite que je lui ai faite, parée de ses plus beaux atours, et je l'en remercie par de l'argent. L'étiquette exige aussi que l'on marque l'affection ou l'estime que l'on porte à quelqu'un dans la parure. C'est pour aller voir l'ami le plus cher, tout comme le personnage le plus respectable, que l'on se met « sur son trente-et-un ».

(Cet article est copyright par l'auteur. Toute reproduction, en entier ou en partie, est interdite.)

Sous un village sicilien se cachait

LA VILLA DE L'HERCULE ROMAIN

par *Lucio et Giuseppe
Attinelli*



ELANCÉ, semblable à une cathédrale gothique, Piazza Armerina, petit village de l'intérieur de la Sicile, surgit sur une colline. Ses maisons, accrochées autour du sommet, semblent tenir par miracle, comme les caroubiers au tronc noueux, qui enfoncent profondément dans le sol des racines longues et tenaces.

Une végétation verdoyante s'allie paradoxalement à l'éclat presque insoutenable d'un soleil de feu. Il n'y a pas un souffle de vent, mais la vibration de l'air due à la grande chaleur donne un aspect irréel au petit pays.

Dans ce cadre, tel un mirage, une somptueuse villa romaine s'est réveillée et s'étire au soleil. Elle secoue la terre accumulée par les siècles et, petit à petit, de nouveaux détails apparais-

sent. Bien que la construction principale ait été mise à jour, il reste encore à dégager les annexes de leur gaine.

Au-dessus de ces merveilles, jadis, des vaches paisibles rumaient leur pâture au son de la flûte d'un berger insouciant qui ignorait ce qui gisait à ses pieds, à quelques mètres à peine sous terre.

Les archéologues qui dirigent actuellement les fouilles affirment que l'ensemble des constructions s'étend sur une très large surface, ce qui est fort possible si l'on en juge d'après les exemples fournis par la Villa de Tibère, à Capri, et l'immense « Villa des Papyrus », à Herculaneum. Epousant la pente de la colline, la construction se développe en terrasses.



De la route qui conduit aux fouilles (photo du haut) on voit surgir Piazza Armerina, village sicilien sous lequel on a découvert les restes d'une villa construite par l'empereur romain Maximien (dit Hercule à cause de sa carrure) Vu du côté de la basilique, le péristyle de la villa apparaît avec ses colonnes en granit égyptien dont certaines portent encore leur chapiteau corinthien.

Photos © Giuseppe Cappelani

Suite
au verso

Ballets aquatiques et chasses aux fauves

D'après les experts, l'édifice était le pavillon de chasse et la confortable « retraite » que Maximien Hercule, empereur romain, fit construire vers la fin du III^e siècle. Il y pratiquait « l'otium », ancienne conception de repos bienfaisant qui, après avoir été longtemps méprisée et jugée indigne d'un homme, a été aujourd'hui remise à l'honneur sous le nom de « relaxation ».

Cette villa offre une remarquable installation de chauffage central à parois irradiantes — qui passe aujourd'hui pour une nouvelle découverte du progrès technique — et deux pièces thermales (frigidarium et tepidarium).

La beauté architecturale de la construction ne le cède en rien à la richesse de sa décoration intérieure, et témoigne d'un art en plein épanouissement. Les mosaïques, d'une grande beauté, constituent une source précieuse de renseignements sur le monde romain de l'époque et sur ses nouveaux modes d'expression artistique, rejetant les vieilles conceptions classiques désormais réduites à de pures formes stylisées.

Une de ces mosaïques aux couleurs chatoyantes représente dix belles femmes, vêtues simplement de « deux-pièces » dont la coupe et la petite taille n'ont rien à envier aux modernes « bikinis », objet de scandale lors de leur première apparition sur les plages européennes, il y a quelques années.

Les jolies baigneuses sont entraînées dans une ronde folle ; elles agitent des cymbales et autres instruments, qui rappellent étrangement le pittoresque attirail rythmique des orchestres sud-américains. Cette mosaïque constitue le seul document existant sur un genre de spectacles où les Romains étaient passés maîtres et qui se rapproche singulièrement des revues modernes.

On avait pu croire, d'après une première impression, que ces très modernes jeunes filles faisaient de la gymnastique, nous dit le professeur Biagio Pace dans son étude *Les Mosaïques de Piazza Armerina* publiée en 1955, un an avant sa mort. Mais, souligne l'auteur, seul l'élément de l'eau (que représentent les mosaïques bleues) est certain et aucun indice ne correspond à une scène de gymnastique féminine. Il s'agirait plutôt d'une démonstration chorégraphique au cours de laquelle on lancerait des balles, on agiterait des branches de palmiers et des tambourins pour accompagner les mouvements gracieux. Le professeur Pace, considère que la mosaïque représente un « spectacle aquatique », semblable à ceux qui sont à la mode aujourd'hui.

Au mépris des lois — jusqu'alors sacrées — de la proportion et de la pureté de la ligne, l'artiste déforme à dessein les hanches des danseuses ; il parvient ainsi à exprimer le double mouvement de ronde et de « danse du ventre » qu'elles accomplissent sous l'emprise d'un rythme endiablé. De même, les couleurs savamment choisies et nuancées contribuent à donner à la scène une vigueur expressive.

Ce sont là des procédés techniques devant lesquels le rapprochement avec les tendances picturales contemporaines vient

tout naturellement à l'esprit ; parler de peinture naïve et impressionniste ne serait pas tellement hasardeux.

En tout cas, il faut reconnaître que, pour la première fois, on se trouve en présence d'une conception « dynamique » de la mosaïque car, jusqu'à présent, les exemples connus laissaient croire que la technique particulière de cet art ne lui avait pas permis de traduire efficacement le mouvement. Dans la plupart de ces œuvres, en effet, l'action du sujet ne ressort que symboliquement, celui-ci apparaissant toujours figé dans ses gestes, même au milieu d'une scène que l'artiste a voulu mouvementée. A cet égard, les mosaïques de Piazza Armerina constituent une véritable révolution dans l'expression du mouvement. Ainsi, l'artiste, inspiré par les jeux du cirque, nous présente un kaléidoscope d'images étincelantes, « chants » païens de la beauté et de l'adresse physiques, de la force et de la jeunesse.

Parmi ces œuvres, l'une des plus significatives est celle qui représente une course de chars. Les athlètes et les chevaux, saisis en plein élan, apparaissent vivants, grâce à une composition picturale d'une vigueur exceptionnelle.

Par moments, cette façon particulière de traiter la mosaïque nous ferait soupçonner que l'artiste romain fût, plus qu'un peintre, un sculpteur. Ce soupçon est confirmé par la grande mosaïque qui décore le salon dit « de la grande chasse ».

Entre deux figures de femmes, dont l'une symbolise l'Afrique et l'autre l'Arménie, le motif pictural, développé sur une grande largeur, illustre les différents épisodes des *venationes*, grandes chasses organisées pour capturer les fauves destinés aux jeux du cirque.

L'œuvre atteint un relief et un réalisme remarquables à travers des contrastes de couleurs particulièrement heureux. On voit les corps des fauves tordus par la douleur, on sent les muscles des chasseurs tendus dans l'effort. Chaque épisode est une scène distincte qui, pourtant, s'harmonise dans l'ensemble unitaire de la composition, grâce à une adroite distribution des volumes.

Par ailleurs, ces mosaïques nous montrent des détails intéressants sur les procédés ingénieux employés par les chasseurs pour l'embarquement des fauves sur les bateaux qui devaient les emmener à Rome et pour leur débarquement.

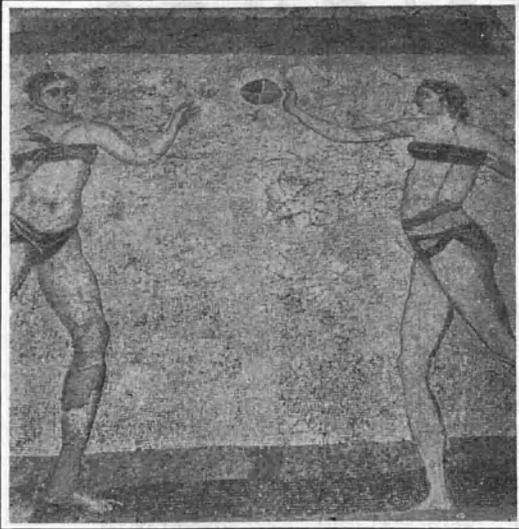
Dans un autre salon, les décorateurs illustrent le thème des légendaires travaux d'Hercule, hommage rendu sans doute à l'empereur du même nom. Le caractère sculptural de ces mosaïques d'une incomparable richesse, est encore plus accentué. L'extraordinaire relief de certaines scènes, le volume des corps et le soin extrême du détail rappellent d'assez près la technique « monumentale » des peintures de Michel-Ange.

La découverte de la résidence impériale de Piazza Armerina est d'une importance inestimable pour l'étude de la mosaïque romaine. D'autre part, elle attire une fois encore l'attention des archéologues du monde entier sur les extraordinaires possibilités que la Sicile peut offrir dans ce domaine.



LA CAPTURE DU RHINOCÉROS constitue un détail de la « Grande Chasse », mosaïque qui orne un des salons de la villa. Le propriétaire de cette dernière (en bas de la page opposée) est représenté sur cette mosaïque.

Photo Office du Tourisme Sicilien



LE MAILLOT « DEUX-PIÈCES », unique vêtement des dix belles femmes représentées sur une des mosaïques, n'a rien à envier au moderne « bikini ».

Photos © Lucio Attinelli



LE PARADOXE DE LA JUNGLE

par Gerald Wendt

UN tiers des terres arables du monde, soit 38 millions de kilomètres carrés, sont situées dans des régions chaudes et humides. Dans les tropiques dits « humides », la température ne descend pas, même aux périodes les plus froides, au-delà de 18° centigrades, et les précipitations totalisent annuellement une moyenne de soixante-dix centimètres. Certaines régions tropicales humides sont quasiment inhabitées, d'autres sont les plus peuplées du monde.

Sur les trente millions de kilomètres carrés de régions chaudes et humides d'Amérique, d'Afrique, d'Australie et de la Nouvelle-Guinée, on ne compte guère plus de quatre habitants au kilomètre carré; par contre, les huit millions de kilomètres carrés d'Asie tropicale sont extrêmement peuplés. Dans la vallée du Gange et dans la plaine d'Orissa, en Inde, on trouve 500 personnes par kilomètre carré. C'est dans le delta du Bengale, à Cochinchine et Travancore, en Inde, dans la région javanaise de Adiwerno et dans le delta du Fleuve Rouge, au Tonkin, que l'on trouve la population la plus dense au monde : 1 500 personnes au kilomètre carré.

Malgré les conditions atmosphériques favorables à la croissance de la végétation et au développement de la jungle, le niveau de vie est très bas dans ces régions et ceci pour plusieurs raisons : les lopins de terre de chaque famille sont trop exiguës, les pluies trop abondantes arrachent l'humus de la terre et le processus extrêmement rapide de décomposition lui laisse à peine le temps de se reformer, les inondations alternent fréquemment avec les périodes sèches, et les maladies infectieuses sont très répandues.

Tous les fléaux qui frappent l'humanité ont des répercussions mondiales. La trop grande humidité ne se limite pas à une seule région, à un seul pays, elle ne peut donc pas être combattue à la seule échelle nationale, et les pays les plus profondément éprouvés sont les moins aptes à se défendre seuls. Il s'agit essentiellement d'un problème scientifique : il faut comprendre les processus de la nature et les utiliser. Pour y parvenir, il importe de conjuguer les efforts de nombreux pays et d'un grand nombre de savants. Les experts du climat et de la météorologie, les spécialistes

de la géologie et des sols, ceux de l'irrigation, les zoologues et les botanistes, les parasitologues, les psychologues et les médecins doivent s'unir et travailler d'un commun accord.

Au cours des cinq dernières années, l'Unesco a créé les conditions de cette coopération dont l'organisation du Comité consultatif de recherche sur les zones arides offre un excellent modèle.

Le nouveau programme de recherche scientifique de l'Unesco sur les zones tropicales humides présente de nombreux aspects : forêt tropicale et rizière, exploitation du poisson et approvisionnement en lait, surpopulation et alimentation insuffisante, lutte contre les insectes et maladies tropicales, érosion et usage des engrais, lutte contre les inondations et irrigation.

Ces différents aspects d'un même problème ont fait l'objet d'une réunion organisée l'année dernière par l'Unesco à Kandy, Ceylan, avec la participation d'experts de dix pays (Brésil, Ceylan, États-Unis, France, Inde, Indonésie, Pakistan, Pays-Bas, Philippines et Royaume-Uni). Ont participé également à cette rencontre, à titre d'observateurs, les représentants de quatre grandes organisations scientifiques internationales : l'Union Géographique Internationale, l'Union Internationale pour la Protection de la Nature, l'Association Scientifique du Pacifique et l'Association Scientifique Océanique Pan-indienne, ainsi que les délégués de quatre institutions spécialisées des Nations Unies : la FAO, l'OMS, l'Organisation Météorologique Mondiale (O.M.M.) et l'Unesco.

A l'issue de débats qui se sont poursuivis durant six jours et qui ont porté essentiellement sur la flore tropicale, cette réunion a adopté des recommandations concrètes en

vue de l'adoption par l'Unesco d'un programme de recherche et d'action pour l'amélioration des conditions de vie dans les régions tropicales humides.

La réunion du Comité préparatoire de Kandy a recommandé que l'effort entrepris pour les zones arides soit poursuivi, avec les mêmes possibilités de succès, dans le domaine des zones tropicales humides.

Il faudra tout d'abord organiser un Comité consultatif permanent pour la recherche sur les zones tropicales



Photo OMS

LA ZONE TROPICALE HUMIDE, de même que les régions arides, s'étend tout autour du globe. Aucune frontière politique n'en marque les limites : les problèmes qu'elle pose ne se résoudreont pas par des mesures purement nationales. Il y faut une action concertée, à laquelle collaborent aujourd'hui l'Unesco et d'autres institutions des Nations Unies. Un aspect de cette action concerne la lutte contre les maladies tropicales, qui ont des conséquences désastreuses pour l'économie. Aux Philippines, nettoyage des berges d'une rivière, où se propagent des escargots vecteurs des parasites de la bilharziose.

humides. Le Brésil a proposé que la première réunion de cet organisme se tienne en juillet prochain dans la cité de Manaus, au cœur de la jungle amazonienne. En même temps que cette réunion, sera organisé un symposium international sur les corps chimiques que l'on extrait des plantes tropicales. On envisage aussi un autre symposium sur le climat, la végétation et l'exploitation des terres dans les tropiques humides, en liaison avec le IX^e Congrès scientifique du Pacifique, qui se tiendra à Bangkok en décembre prochain.

Le Comité qui s'est réuni à Kandy a soumis à l'Unesco une liste de dix-neuf recommandations portant sur le programme des zones tropicales humides. Une de ces recommandations prévoit la réalisation d'un effort particulier en vue d'identifier et de classer les innombrables insectes tropicaux qui jouent un rôle de premier plan dans la vie des tropiques et dont un grand nombre nous sont encore quasiment inconnus. Le Comité de Kandy a demandé aussi que l'on accorde la priorité à la classification des sols tropicaux, à la réalisation d'un large échantillonnage de ces sols et à l'étude du rôle des matières organiques et des terres azotées. On a proposé la création d'un système de bourses qui permettrait aux spécialistes des tropiques humides de poursuivre des études à l'étranger. Les experts demandent à l'Unesco qu'elle prête son appui financier à la publication d'une carte de la flore africaine et de bibliographies sur la végétation de l'Indonésie, de l'Afrique au sud du Sahara, et des îles tropicales du Pacifique.

Les hommes utilisent la végétation tropicale de façons très différentes selon les régions. La réunion de Kandy a constaté que la culture du riz est probablement la plus appropriée à ces régions, étant donné que l'eau qui recouvre les rizières évite la destruction de l'humus. Mais il est évident que tant la culture du riz que les variétés de cette céréale peuvent être grandement améliorées. Le D^r Camargo, du Brésil, s'est élevé avec énergie contre la tendance à la surexploitation des forêts au détriment de la production permanente d'aliments. « Aujourd'hui, a-t-il déclaré, le territoire de l'Amazonie, qui a les plus vastes possibilités de production des denrées alimentaires, importe encore du riz, du lait, des haricots, de la viande et des matières grasses. »

Dans les régions tropicales humides, le régime alimentaire souffre généralement du manque de protéines. Le D^r F. R. Barucha, directeur de l'Institut scientifique de Bombay, a signalé qu'en Inde on compte autant de têtes de bétail que d'habitants, mais que ceci ne représente pas une solution au manque de viande, et il a ajouté que même le lait est rare et pauvre en protéines, étant donné que les pâturages indiens manquent eux-mêmes de ces éléments. Un des besoins essentiels des populations tropicales réside dans le développement de pâturages riches en protéines adaptés aux conditions des tropiques humides.

Les participants à la rencontre de Kandy ont pris également connaissance d'importants rapports sur les conditions existantes à Ceylan, dans les Caraïbes, aux Philippi-

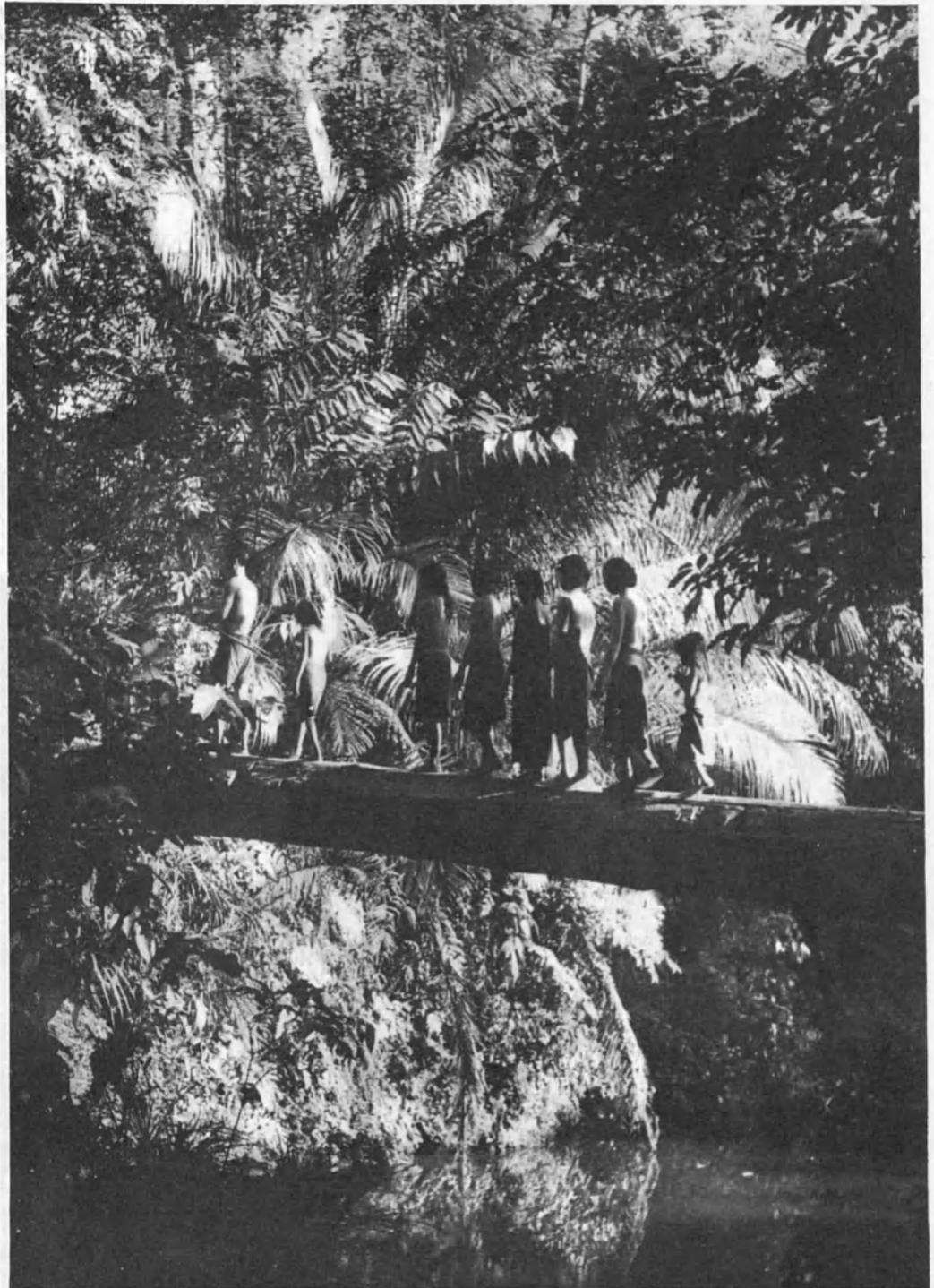


Photo C.O.I. Londres

CETTE FAMILLE de la tribu des Iban de Sarawak (nord de Bornéo) se rend au travail dans les rizières. Dans les régions pluvieuses de l'Asie, la culture la plus rationnelle est celle du riz dans les vallées protégées. Les incendies de forêt entraînent de graves dangers d'érosion pour les cultures en clairières.

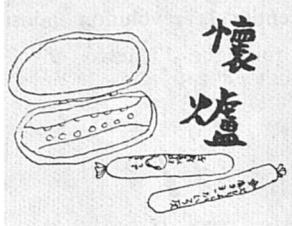
nes, dans le bassin de l'Amazonie et dans les régions tropicales d'Afrique.

A la suite des invitations lancées aux Etats membres par le directeur général, l'Unesco a déjà dressé une liste impressionnante d'experts susceptibles de travailler à la préparation de rapports spéciaux et de participer à divers comités. Vingt-trois pays ont désigné un total de 120 experts qui prendront part au programme de recherche sur les zones tropicales humides : Australie, Autriche, Birmanie, Belgique, Brésil, Ceylan, Espagne, Etats-Unis, France, Haïti, Inde, Indonésie, Italie, Japon, Mexique, Pakistan, Pays-Bas, Philippines, Royaume-Uni, Suisse, Syrie, Union Sud-Africaine et Viet-nam.

L'Unesco prépare également une liste des institutions de recherches s'intéressant aux zones tropicales humides. 87 institutions appartenant à 22 pays figurent déjà sur cette liste, et la présente campagne en faveur de la coopération internationale dans ce domaine se traduira certainement par un grand nombre de nouvelles adhésions.

La "saucisse chauffante" des alpinistes japonais

par Matsukata Saburo



On a pu lire récemment dans les journaux la tragique histoire de deux jeunes alpinistes, bloqués dans le massif du Mont-Blanc, dans les Alpes françaises, et qui n'ont pu échapper à la mort malgré tous les efforts faits pour les secourir. L'article que nous publions et qui est extrait de *Japan Quarterly* (Vol. II, n° 4, 1956) décrit le petit appareil élémentaire, simple « braser portable », dont une expédition japonaise s'est servie en mai dernier lorsqu'elle

escaladait pour la première fois le mont Manaslu (8 330 m), situé dans l'Himalaya népalais. Cet appareil est utilisé au Japon depuis presque 300 ans. Un des plus grands écrivains japonais, Ihara Saikaku (1642-1693) y faisait déjà allusion. Plusieurs de ses ouvrages seront bientôt publiés pour la première fois en anglais et en français dans la Collection Unesco des Œuvres représentatives.

L'EXPÉDITION japonaise qui a escaladé le mont Manaslu avait emporté, outre un équipement scientifique moderne, un très vieux appareil des plus simples qui avait un rôle important à remplir et qui s'en est acquitté parfaitement. Il s'agit d'un petit dispositif chauffant appelé *kairo*, littéralement « chauffe-poitrine ». Si petit et d'une telle simplicité qu'on hésite à le qualifier d'« appareil », ce minuscule dispositif n'en a pas moins protégé les ascensionnistes d'un froid glacial qui atteignit 30° au-dessous de zéro alors qu'ils campaient à près de 7 200 mètres d'altitude.

Le *kairo* n'est qu'un modeste récipient de métal contenant de la poudre de charbon de bois, enveloppée dans du papier. Ce charbon de bois s'obtient en faisant brûler sous terre des déchets de tiges de chanvre ; on le pulvérise et, avec sa poudre, on bourre un cylindre en papier d'environ 2 cm de diamètre sur 10 cm de long que l'on ficelle à chaque extrémité un peu à la façon d'une saucisse. Pour utiliser cette « saucisse », il suffit de la placer dans le récipient de métal après en avoir allumé une des extrémités, ce qu'un enfant peut faire sans difficulté. Une fois le feu allumé, le récipient — dont la taille est à peu près celle d'une petite boîte à sardines — peut être enveloppé dans un morceau d'étoffe et placé sous les vêtements au contact de la partie du corps que l'on veut tenir au chaud. Le charbon de bois brûle pendant plusieurs heures sans que la température du récipient soit suffisamment élevée pour roussir l'étoffe qui l'entoure et l'on peut dormir sans aucun danger en conservant ce dispositif sous ses vêtements.

Le *kairo* dont s'étaient munis les membres de l'expédition au Manaslu était d'un modèle très courant, fréquemment utilisé de nos jours dans les villes.

La science ne semble pas encore avoir expliqué pourquoi le *kairo* au charbon de bois fonctionne à de hautes

altitudes où l'oxygène se raréfie. Sans doute est-ce parce que le charbon de bois réduit en poudre présente à l'oxygène une surface d'absorption relativement importante. D'autre part, le fait que le combustible est constitué d'innombrables et infimes particules empêche naturellement la chaleur de filtrer rapidement. A cet égard, il est intéressant de signaler que, le cylindre de charbon de bois étant allumé à une extrémité, le feu se propage d'abord vers le centre puis gagne la périphérie.

Outre le petit *kairo* qu'ils portaient fixé par une bande à leur poitrine, les ascensionnistes du Manaslu en ont utilisé d'autres, de plus grandes dimensions, qu'ils plaçaient dans leurs sacs de couchage pour se tenir les pieds au chaud. Cette chauffeurette primitive a, elle aussi, parfaitement rempli son office.

A l'exemple de tant d'appareils et instruments dont nous faisons un constant usage, le *kairo* a une histoire qui n'a jamais été bien étudiée. M. T. Yamamoto, lui-même fabricant de bois pour *kairo*, a publié, dans une revue principalement consacrée à la poésie japonaise, une étude sur la question où il signale que le grand romancier de la période Edo, Ihara Saikaku, fait mention du *kairo* dans son recueil de récits paru en 1694, sous le titre de *Oritome*. Le *kairo* de Saikaku semble avoir été de forme à peu près identique à celle du modèle dont nous venons de parler ; à cette époque, toutefois, le récipient était de cuivre plutôt que de fer blanc, et le charbon de bois provenait de trainasses ou de tiges d'aubergines. Aucune mention du *kairo* n'a été relevée dans les ouvrages antérieurs à 1690, et nous ne possédons aucun renseignement sur les divers stades de l'évolution qu'il a subie depuis lors. La préférence actuellement donnée au charbon de bois tiré de tiges de chanvre tient notamment à ce que cette matière première est abondante et peu coûteuse ; nous ignorons cependant la date exacte à laquelle elle a été adoptée.

L'ÉMINENT philosophe et éducateur anglo-américain Alfred North Whitehead déclarait un jour que « tous les grands progrès de la civilisation mettent en péril l'existence même de la société dans laquelle ils se produisent ».

En effet, dans le monde d'aujourd'hui, nombreux sont les pays qui possèdent des cultures séculaires. Or, ces cultures souffrent de tensions et de déséquilibres, parce qu'elles ont à absorber un élément étranger. Cet élément étranger, c'est, en gros, la culture technologique des pays occidentaux. Or, chaque fois que cette culture technologique est apparue dans une société, une transformation radicale s'y est opérée. Les sociétés de l'Europe occidentale se sont transformées, dans le siècle qui a suivi la révolution industrielle, au point de devenir presque méconnaissables, et les anciens modes de pensée et de comportement ont été emportés ou profondément modifiés. Le processus d'adaptation n'y a pas moins été graduel, de sorte que ces sociétés ont peu à peu pris conscience de l'immense problème qui se posait à l'humanité et se sont mises en tâtonnant à la recherche de solutions.

Quelle sont donc ces solutions auxquelles l'Occident a eu recours pour mettre la technologie à son service au lieu de se laisser asservir par elle ? L'éducation en est une : il faut élever le niveau de l'instruction publique. Il faut aussi assurer la diffusion des connaissances techniques (théoriques et pratiques), faire que chaque écolier ait au moins quelques notions sur le fonctionnement et les rouages de cette civilisation mécanique au sein de laquelle il grandit. Parallèlement, il faut développer peu à peu les institutions sociales — syndicats, associations professionnelles, etc., fonctionnant dans un cadre qui conserve l'empreinte de la culture traditionnelle.



MAIS que dire des sociétés où cette technologie née en Occident constitue un élément étranger ? Si elles ne trouvent en elles aucun des antidotes dont je viens de parler, les effets d'une révolution industrielle risquent d'y être redoutables. Les freins et les sauvegardes autrefois efficaces deviennent inopérants, le travailleur est exploité sans pitié et bientôt le paysan, qui avait du moins sa place marquée dans l'ancienne société, et qui pouvait en partager les façons caractéristiques de penser et de sentir, se trouve dépossédé de tout, prolétaire et désorienté, pris dans l'engrenage d'un système impitoyable sur lequel il n'a aucun pouvoir. Il voit se développer dans son pays une puissance capable d'accomplir des miracles de production, capable de faire jaillir la richesse là où il n'y avait naguère que la jungle ou le marécage ; mais peut-être n'est-il pas prêt à assimiler le message d'une telle révolution. L'Occident a disposé de dizaines d'années pour s'adapter au nouveau train des choses. De nos jours, où le processus de pénétration technologique s'est précipité, l'accroissement des richesses matérielles et l'élévation des niveaux de vie soulèvent toutes sortes de problèmes urgents.

Nul ne peut arrêter ce processus ; nul ne devrait même le souhaiter. Il s'agit d'un mouvement universel où les historiens de demain verront sans doute le trait domi-

Ancien membre du Parlement britannique, David Hardman a été l'un des délégués du Royaume-Uni à la Conférence préparatoire de l'Unesco à Londres, en 1945. Il a représenté son pays lors de nombreuses autres conférences de l'Organisation.

Progrès techniques et cultures séculaires

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE THÉRAPEUTIQUE SOCIALE

par David Hardman

nant de l'époque où nous vivons. C'est, pourrait-on dire, un mouvement de l'humanité revendiquant les Droits de l'Homme.

C'est la nécessité de résoudre ce problème qui explique l'ampleur nouvelle et le caractère plus méthodique que revêt l'aide économique et technique aux pays sous-développés. Programme américain dit « du point 4 », plan de Colombo, accords entre le Gouvernement de l'U.R.S.S. et ceux des pays d'Orient, assistance technique des

tre aliment que les bienfaits des avions à réaction ou les plaisirs de la télévision.

Une *thérapeutique sociale* s'impose, et c'est essentiellement à l'Unesco, me semble-t-il, qu'elle incombe. L'Organisation se consacre d'ailleurs à cette tâche depuis sa fondation. Le rôle qu'elle a joué et qu'elle continue à jouer en matière d'assistance technique revêt à cet égard une extrême importance : qu'il s'agisse de l'éducation de base, des travaux variés auxquels se livre

le monde entier la révolution industrielle.

Chaque fois que l'Unesco envoie une mission à but éducatif dans le pays qui la lui demande, chaque fois qu'un stage d'études régional est organisé, chaque fois qu'une entreprise-pilote d'éducation de base ou qu'une nouvelle bibliothèque est inaugurée, chaque fois que s'ouvre un poste régional de coopération scientifique, l'Unesco aide les pays à élaborer de nouvelles formes sociales et à opérer sans heurt la transition vers un autre genre de société où la culture traditionnelle puisse survivre à côté des apports nouveaux de la technologie.



Ce problème préoccupe l'Unesco même dans les pays dit « avancés » qui sont loin de dominer les applications de la science et la puissance des machines. Ils se heurtent à des problèmes qui sont essentiellement les mêmes qu'ailleurs et diffèrent seulement par le degré et le contenu. Les effets de l'automation, le pouvoir encore inégalé qu'a l'énergie atomique pour servir les peuples de la terre ou les anéantir, les relations humaines à l'usine ou à l'atelier, l'impuissance de la civilisation industrielle à susciter une culture originale — voilà des problèmes qui se posent de façon urgente aux pays industriels les plus avancés du monde. L'Unesco doit inlassablement rappeler aux gouvernements l'immense importance qui s'attache aux Droits de l'Homme, même pour les nations dont le niveau de vie est élevé. En insistant pour que la diffusion du savoir ne soit pas — au mauvais sens du terme — une vulgarisation, pour que les recherches se poursuivent sans relâche, pour qu'on maintienne le niveau de l'instruction et qu'on la répande dans les pays techniquement sous-développés, elle contribue au bien commun. Si le progrès de la technologie dans une partie du monde s'accompagnait ailleurs d'une régression, le déséquilibre qui en résulterait aurait des conséquences fatales.

Les pays hautement développés connaissent donc, eux aussi, des difficultés et il leur faut en même temps renoncer aux services d'une partie de leurs élites, se priver d'une partie de leurs ressources matérielles pour aider les pays qui en ont besoin. Ils ne peuvent pas se dérober à l'appel de ceux qui les invitent à s'élever au-dessus de leurs intérêts nationaux. L'Unesco les met en face de leurs responsabilités : elle les aide à s'acquitter de leurs devoirs.

Depuis 1946, date de sa fondation, l'Unesco a grandi en prestige parce qu'elle a montré que la technologie peut être pour une nation un bienfait et non une source de maux, parce qu'elle a obtenu que les pays relativement avancés, tout en collaborant au maintien de leur propre santé sociale, aident à assurer celle des autres. Le rôle de l'Unesco, à notre époque de transformation technique, a consisté à mettre en pratique la coopération internationale, non par des mots ni par de pieuses exhortations, mais par des actes.

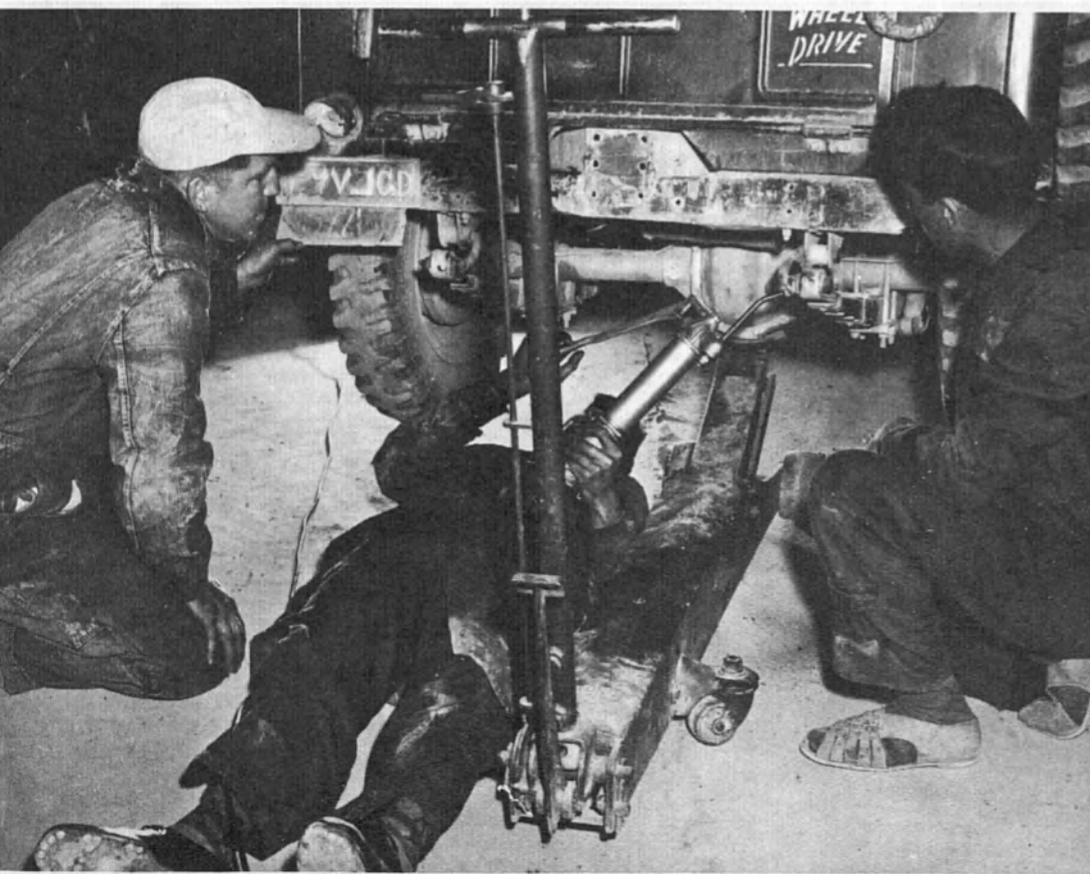


Photo James Cuney

PLUS DE 200 HOMMES DE SCIENCE et professeurs collaborent aujourd'hui aux projets d'Assistance technique de l'Unesco dans 50 pays. Ces projets comprennent la recherche scientifique, la formation technique, l'éducation de base pour la lutte contre l'analphabétisme et le relèvement du niveau de vie. Ci-dessus des ingénieurs-mécaniciens stagiaires travaillent sur un matériel fourni par l'Unesco à l'atelier d'automobiles de l'Institut de technologie de Kaboul, Afghanistan.

Nations Unies, constituent la matérialisation hardie d'un plan audacieux de développement économique.

Mais, dans le même temps, n'est-il pas urgent de mettre au point de nouvelles formes sociales, de nouvelles institutions, de nouvelles techniques, pour protéger et revigorer ce qu'il y a de meilleur dans les traditions et les cultures séculaires ? C'est encore Alfred North Whitehead qui a dit : « La vie de l'homme repose sur la technologie, la science, l'art et la religion. Tous quatre sont intimement liés et sont issus de sa mentalité tout entière. » Les sociétés, comme les individus, ne peuvent vivre, ne peuvent être heureuses, si elles n'ont d'au-

le Département des Sciences Sociales, ou encore de la diffusion de données scientifiques exactes, que ce soit en assurant l'échange des connaissances et des idées, en éveillant l'intérêt de chaque nation pour l'art et l'histoire de toutes les autres, ou en rappelant inlassablement aux nations que l'humanité est *une* et ne pourra survivre qu'en renforçant cette unité, l'Unesco apporte à la cause de la paix une contribution qui me paraît capitale. L'œuvre des autres institutions spécialisées n'est certes pas négligeable ; mais c'est l'Unesco qui, plus que toute autre, travaille à préparer l'esprit de l'homme aux transformations incalculables qu'entraîne pour

En plein désert
du Mont Sinaï

LE MONASTÈRE DU BUISSON ARDENT

par Albert Raccah

PHOTOS
PAGES 18 A 25
© RACCAH 1957
REPRODUCTION
INTERDITE

Il nous faut deux jours de voiture pour atteindre, du Caire, le Monastère de Sainte-Catherine, ce qui représente une distance de près de quatre cents kilomètres. Aux pèlerins qui entreprenaient un tel voyage avant l'invention de l'automobile, il fallait plus de quinze jours à dos de chameau.

La route est très bonne du Caire à Suez, mais sitôt le canal franchi, elle se transforme en piste tantôt sablonneuse tantôt rocailleuse. Cependant, la majestueuse beauté des sites et du Monastère fait oublier toutes les fatigues du voyage.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, la Péninsule du Sinaï devint un centre d'anachorètes et de moines. Vers le début du IV^e siècle, ils envoyèrent une délégation à Sainte Hélène, mère de Constantin le Grand, demandant sa protection. On a conservé un récit, écrit au début du IV^e siècle par une certaine Sylvia, appelée aussi Ethéria : une noble dame de Galice qui entreprit, à cette époque, la visite des Lieux-Saints.

A part ses pieuses qualités, Ethéria était aussi une excellente « journaliste ». Elle raconte en détail le voyage qu'elle a fait au Sinaï et donne beaucoup de précisions sur l'historique de chaque lieu. Elle trouva au pied du Mont Moïse (Montagne du Décalogue) des moines qui vivaient autour de l'emplacement supposé du Buisson

Suite
page 20



Cour intérieure du Monastère de Sainte-Catherine. Autrefois, le couvent abritait plusieurs centaines de moines; de nos jours, la communauté est réduite à une douzaine de membres.



Monastère du Sinaï

(Suite)

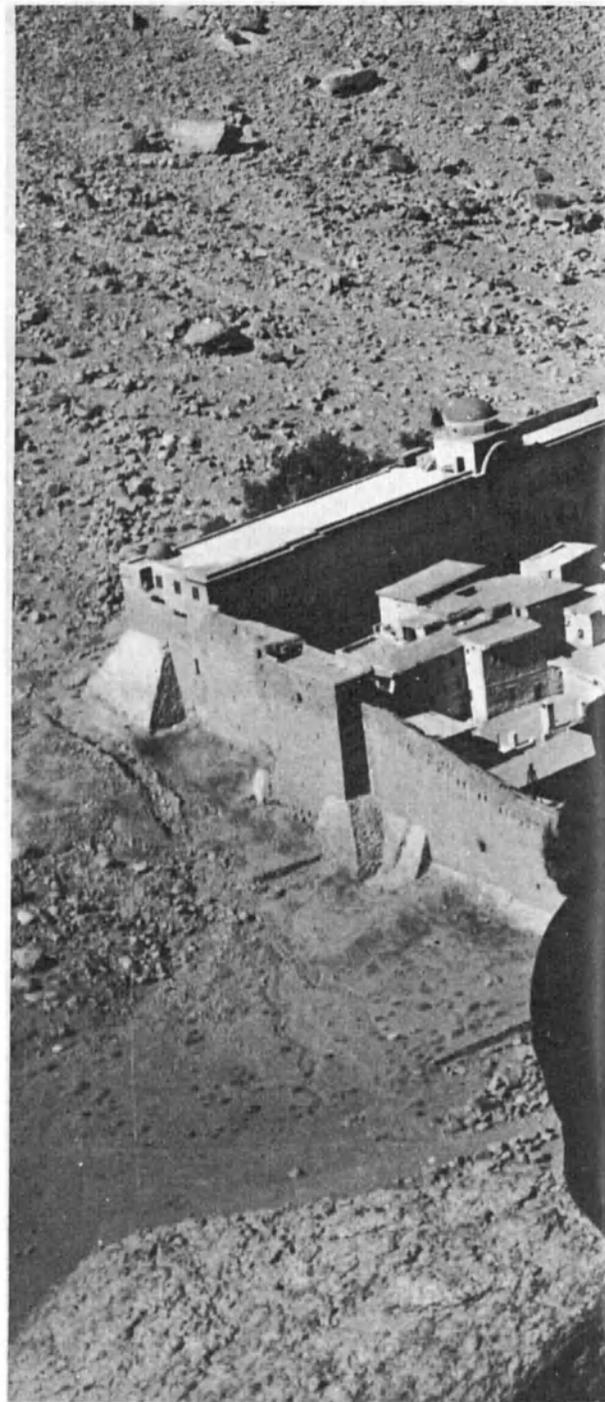
Le Monastère de Ste-Catherine — l'un des plus anciens de la Chrétienté — ainsi que les trésors inestimables qu'il renferme, ont été reconnus "intacts" à la suite des combats qui se sont récemment déroulés dans la péninsule du Sinaï où le monastère est situé.

Cette constatation a été faite par un orientaliste belge, le Professeur Gérard Garitte, envoyé en mission par l'Unesco sur la demande des Gouvernements de l'Égypte et d'Israël afin d'examiner l'état du monastère et de ses collections.

Le professeur Garitte est l'un des trois spécialistes qui microfilmèrent en 1950, pour la Bibliothèque du Congrès des États-Unis, près de deux millions de pages manuscrites conservées au Monastère de Ste-Catherine.



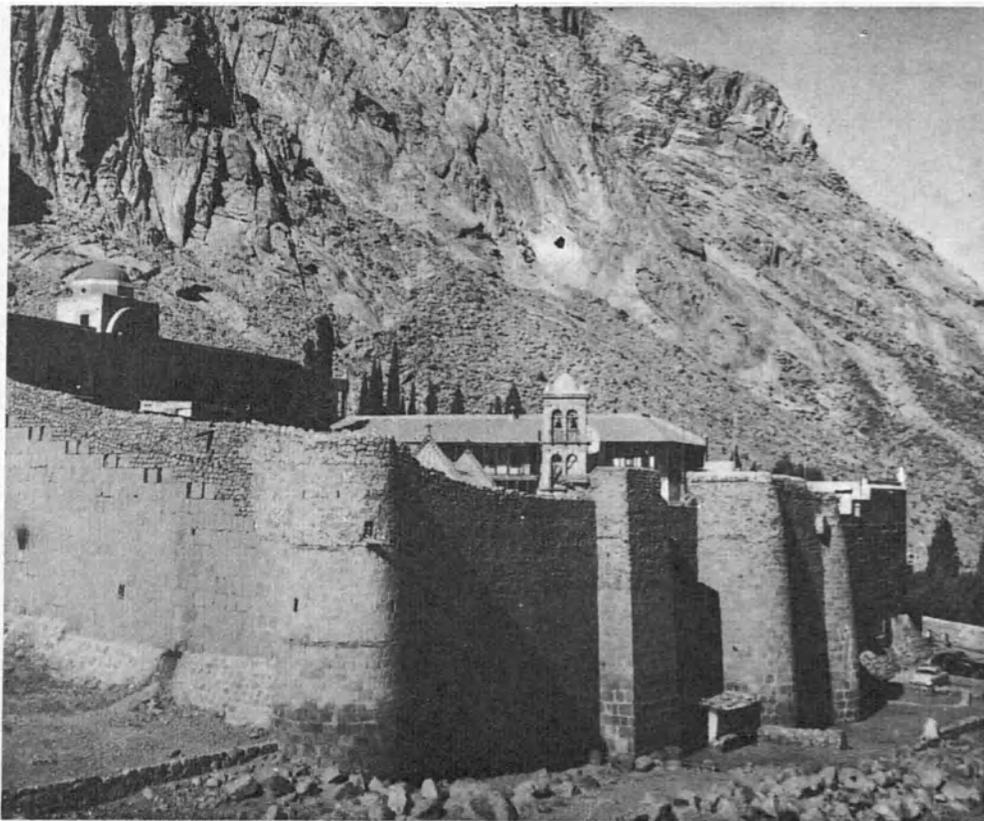
Vu des sommets qui l'entourent, le monastère ressemble à une maquette ou à un jeu de construction. Au centre du couvent, une source alimente les moines en eau fraîche et leur permet d'arroser les jardins. La photo du bas montre un gros plan des remparts.



Ardent où, selon la Bible, Dieu se manifesta pour la première fois à Moïse.

A l'avènement de Justinien, en 527, les moines demandèrent à l'Empereur de leur construire un couvent qui les mettrait à l'abri des bandits et des maraudeurs. Justinien accéda à leur désir et leur fit bâtir l'actuel monastère qui était aussi une forteresse. Mais trouvant que la muraille entourant le couvent ne suffisait pas pour les protéger, il leur envoya en même temps 200 esclaves avec leurs femmes et leurs enfants pour défendre les murs en cas d'attaque.

On pénètre dans la forteresse-monastère par trois portes en chicane. On a l'impression d'avoir voyagé, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps : tout fait penser à un château fort du Moyen Âge : les ruelles étroites qui serpentent entre les logements des moines, les vues plongeantes qu'on découvre des remparts...





Mais cette forteresse est déserte : des centaines de religieux qu'il abritait auparavant, il ne reste qu'une douzaine de moines qui se retirent, soit dans les chapelles, soit dans leurs cellules.

Malgré les sièges et les pillages, les trésors qui s'y accumulèrent pendant quatorze siècles sont d'une valeur inestimable.

Les murs de la Basilique sont couverts d'icônes, d'une haute valeur artistique. De chaque côté de l'autel sont placées deux châsses de Sainte Catherine, rehaussées de pierres précieuses. L'une date du XVIII^e siècle, elle a été offerte par Catherine de Russie. Sur une petite table, un calice d'or et une tiare ornée de rubis et d'émeraudes. Il faudrait dresser un catalogue de plusieurs pages pour pouvoir énumérer toutes ces richesses.

Derrière l'autel se trouve la Chapelle du Buisson Ardent. Avant d'y pénétrer, le pèlerin se déchausse en

souvenir de la parole que Moïse entendit : « Ote tes sandales, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte ». Là aussi, les icônes revêtent la presque totalité des murs.

Les moines ignorèrent longtemps la valeur de leurs trésors, mais depuis l'aventure du *Codex Sinaiticus*, ils les gardent jalousement. En effet, en 1844, le célèbre critique Tischendorf avait l'espoir de trouver à la bibliothèque du Monastère quelques manuscrits intéressants pour ses études bibliques. Son attente ne fut pas trompée ; en visitant la bibliothèque, il aperçut, au milieu de la salle, des morceaux de parchemin jetés dans une corbeille à papier.

Il ramassa un de ces feuillets et reconnut les débris d'un très ancien manuscrit de la Bible, auquel appartenaient les 129 feuillets qu'il retira de la même corbeille. S'étant fait céder 43 de ces feuillets, il recommanda aux moines de conserver les autres avec soin.

Enfin, au bout de quelque temps, le Tsar acheta le manuscrit pour un peu plus d'un million de francs. En 1933, l'Union Soviétique le céda au British Museum pour la somme de 100 millions. On imagine facilement combien les moines regrettent cette mauvaise affaire, et surtout le manuscrit.

Les nouveaux bâtiments abritent la bibliothèque, orgueil du Couvent, car elle est la deuxième au monde, après celle du Vatican, par l'importance de ses manuscrits : plus de 3.000 manuscrits byzantins, grecs, arabes, russes, etc. Elle possède en outre une quantité d'évangélistes à reliure d'or, enluminés de ravissantes miniatures.

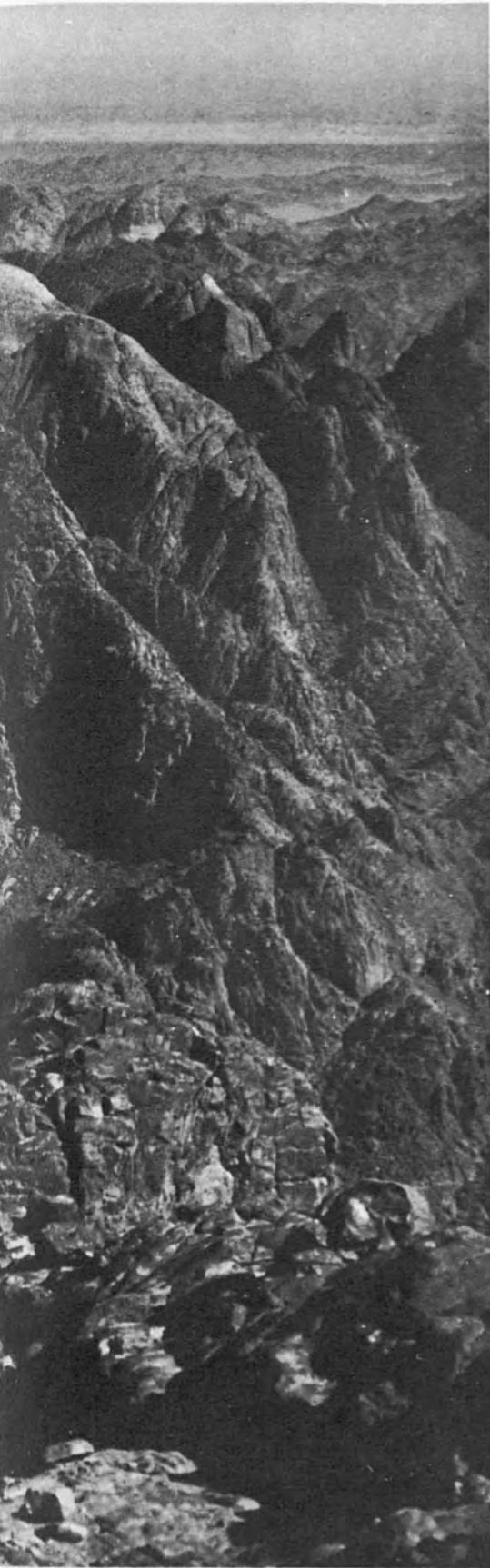
Il y a deux ans, une équipe américaine y séjourna pendant six mois pour photographier, page par page, tous les manuscrits, évangiles, bibles et livres qui se trouvent au Monastère. Près de deux millions de photos furent prises.



LE DÉSERT DES MONTAGNES SAINTES

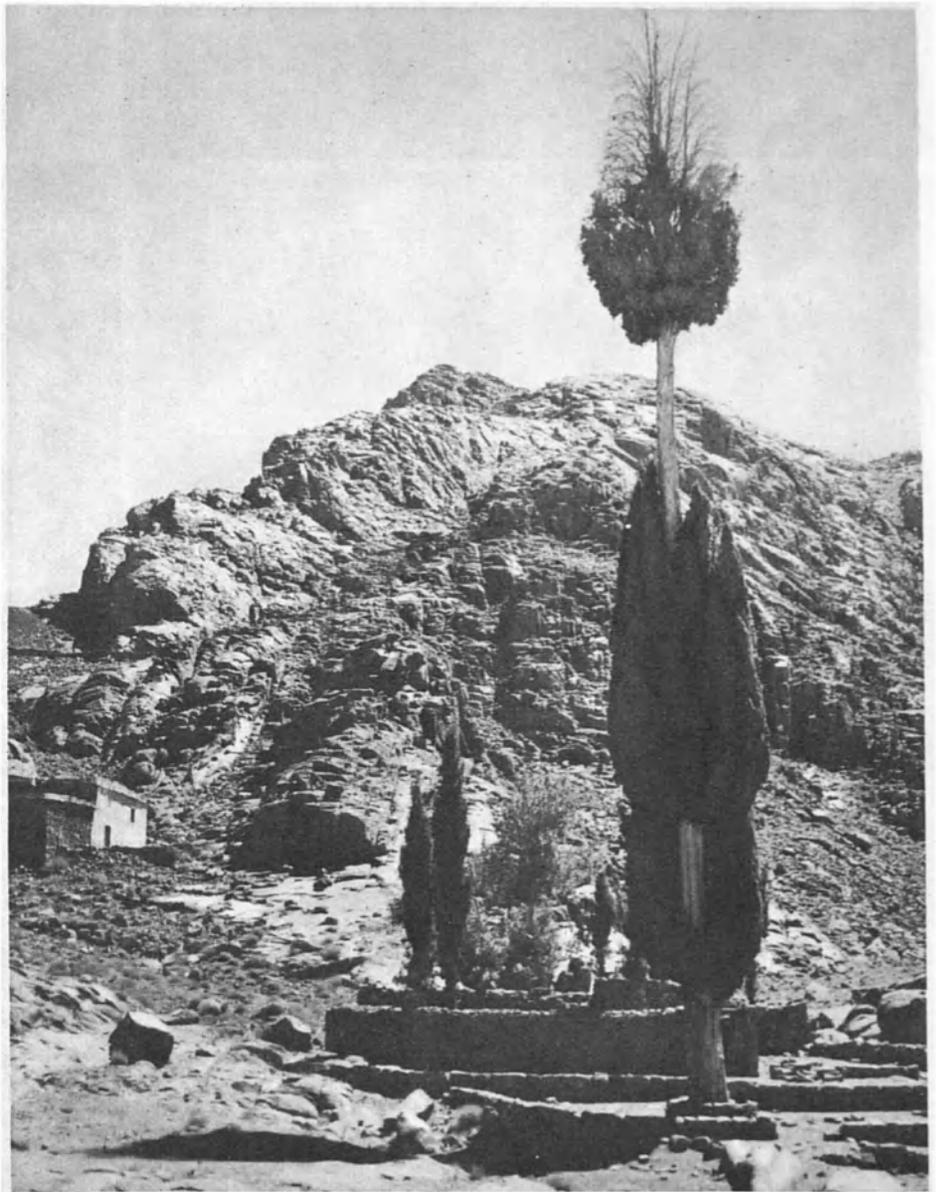
Le Monastère de Sainte-Catherine est situé à 1.750 m. d'altitude dans le massif du Sinaï, sur un plateau presque complètement entouré et dominé par des sommets montagneux. L'un de ces sommets est le Djebel Mousa (ou Mont Moïse, 2.285 m.) que la tradition identifie avec le lieu où Moïse reçut les Tables de la Loi. La photo ci-dessus a été prise

du haut de cette montagne. La grandeur sauvage de ce paysage dénudé est encore plus accentuée par le mystère et le silence qui y règnent. Un autre sommet dominant le monastère porte son nom, c'est le Djebel Katharin ou montagne Sainte-Catherine (2.637 m.). A droite, la chapelle dédiée au prophète Elie sur le chemin qui conduit au



Monastère du Sinaï

(Suite)



Mont Moïse. Quand le monastère abritait des centaines de moines, certains d'entre eux montaient à cette chapelle pour célébrer la messe sous l'énorme cyprès plusieurs fois centenaire. La photo en haut à droite représente une des rares distractions des moines : soigner les « pots de fleurs » qui ornent les balcons de leurs cellules.

Monastère du Sinaï

(Suite)

LA CHAPELLE DU BUISSON ARDENT

dans l'église Sainte-Catherine est le lieu le plus sacré de toute la presqu'île du Sinaï. C'est l'endroit exact, dit-on, où Moïse contempla le buisson qui brûlait sans se consumer, tandis qu'une voix s'élevait, disant : « Ote tes chaussures car le sol que tu foules est sacré. » Les visiteurs, aujourd'hui, se déchaussent avant de pénétrer dans la chapelle. Les murs de l'église sont couverts d'une collection d'icônes byzantines qui est une des plus riches du monde. Le trésor du sanctuaire comprend en outre des lampes d'argent, des chasubles brodées d'or, des crosses serties de pierres précieuses, des calices russes, des nappes d'autel et des ceintures de soie grecques. Tous ces objets proviennent de dons de patriarches ou de pieuses communautés.



JUSTINIEN LE FONDATEUR et l'impératrice Théodora. Une des fresques de la nef centrale (à droite) montre l'Empereur Justinien I^{er}, qui fonda le monastère au VI^e siècle, et sa femme l'impératrice Théodora. Le monastère de Sainte-Catherine fut un des grands centres de la chrétienté orientale. Sa bibliothèque, qui n'est inférieure qu'à celle du Vatican pour sa collection de manuscrits, contient des documents qui comptent parmi les plus anciens du Christianisme. Certains fragments des textes identifiés semblent avoir été écrits dès le V^e siècle, tandis que l'on fait remonter l'origine des ouvrages complets à partir du VIII^e siècle. Sur les 3 500 manuscrits catalogués, 2 500 sont en grec, 600 en arabe, les autres en syriaque, arménien, géorgien, copte et en langues slaves.



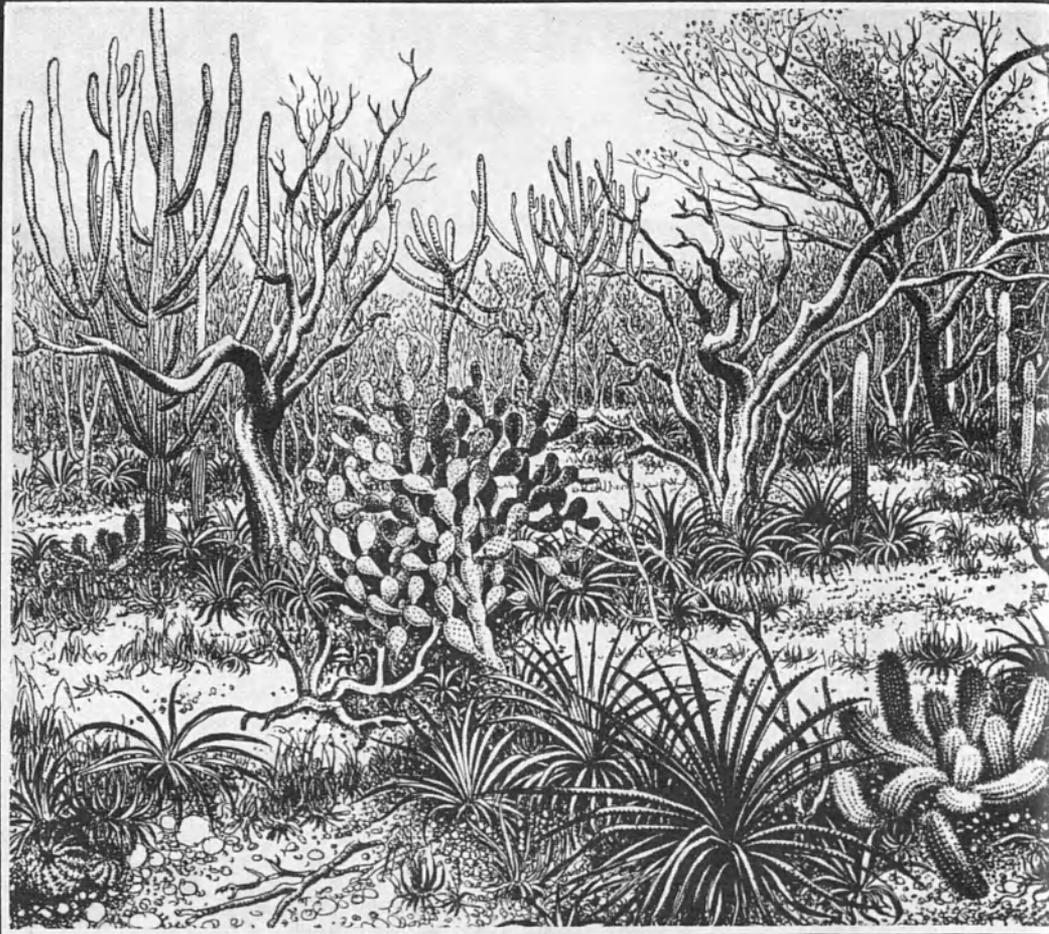


3000 MARCHES MÈNENT AU MONT MOÏSE — En sortant du monastère par le sud on s'engage aussitôt dans un étroit couloir ou gorge qui escalade la montagne. Un escalier de 3000 marches, taillé par les moines dans le granit rose, conduit au sommet du Mont où Moïse, selon l'antique tradition, reçut les Tables de la Loi.

Soixante ans après la
révolte de la brousse

UNE VILLE LÉGENDAIRE VA MOURIR POUR LA DEUXIÈME FOIS

par A.D. Tavares-Bastos



DOCUMENT HISTORIQUE, cette photo unique (à droite) a été prise au début d'octobre 1897, après l'entrée des troupes régulières dans Canudos. Pour réduire la

UNE ville légendaire va mourir. Il y a environ soixante ans, elle fut le théâtre d'un drame incroyable fait de violence, de fanatisme et de misère, de courage et de ténacité. Condamnée dès sa naissance, elle a toujours vécu sous le poids d'une condamnation. Bientôt, elle disparaîtra à jamais, engloutie sous des millions de tonnes d'eau. Mais son sacrifice suprême servira à faire prospérer une des régions les plus desséchées et les plus déshéritées du nord-est du Brésil, le terrible « Polygone de la Sécheresse ».

Le nom de cette ville est Canudos. Bien qu'il soit presque inconnu en dehors du Brésil, il évoque pour tous les Brésiliens une des plus grandes épopées de l'histoire de leur pays.

Canudos est profondément enfoncé dans l'aride *sertão* (brousse), dont la population a mené, pendant des siècles, une existence misérable, pratiquement isolée de la côte et du reste du pays. Chaque année se renouvelait la lutte terriblement inégale qu'elle menait contre une ambiance hostile, contre le double spectre de la sécheresse et de la famine.

C'est la région de la *caatinga* (littéralement brousse blanche), savane de pierres, de broussailles et d'épines, le *no man's land* des cactus *xique-xique* et *mandacaru*, de la terre parcheminée, des collines rocheuses brûlées par le soleil, des *vaqueiros* (cow-boys) vêtus de cuir. On y trouvait autrefois des *jagunços* (hors-la-loi) et des fanatiques religieux.

Ce fut un illuminé, Antonio Conselheiro (le « Conseiller »), qui, avec une poignée de disciples fanatiques, fonda en 1893 dans une région désertique la petite citadelle de Canudos. Conselheiro défia le gouvernement fédéral et provoqua le plus grand conflit du *sertão* que le Brésil ait connu.

Antonio Dias Tavares-Bastos, poète et écrivain brésilien de langue française, est, depuis 1947, attaché à la délégation permanente du Brésil à l'Unesco. Ses œuvres ont contribué à une meilleure connaissance de la poésie brésilienne. Elles comprennent : *Introduction à la poésie ibéro-américaine*, publiée en 1947 en collaboration avec Pierre Darmangeat, et *Anthologie de la poésie brésilienne contemporaine* (1954).

Pendant une année (de 1896 à 1897), Canudos tint en respect quatre expéditions militaires bien organisées, refusa de se rendre, et lutta jusqu'au dernier homme, jusqu'à ce que la ville ne fût plus qu'un amas de ruines. Canudos fit vaciller sur ses fondations la jeune république du Brésil et la seule évocation de son nom répandit la terreur à travers le pays tout entier. Canudos inspira ce qui est généralement considéré comme la plus grande des œuvres classiques brésiliennes, *Os Sertões*, par Euclides da Cunha.

On a pu dire de *Terres de Canudos* (titre sous lequel l'ouvrage a paru dans la traduction française de Sereth Neu, aux Edições Caravela à Rio de Janeiro et chez Julliard à Paris) qu'il est « un des livres les plus remarquables qui aient été écrits » et « la Bible de la nation brésilienne ». Stefan Zweig l'a qualifié de « grande épopée nationale... un tableau psychologique complet du sol, du peuple et du pays brésiliens comme on n'en avait jamais brossé auparavant avec une telle pénétration, une telle compréhension psychologique ». Dans son histoire de la littérature brésilienne intitulée *Marvelous Journey (Merveilleux Voyage)*, le traducteur anglais de *Os Sertões*, Samuel Putnam, écrit : « Par la place qu'il occupe dans l'estime et l'affection de tout un peuple, ce livre ne peut être comparé qu'à la *Divine Comédie* ou à *Don Quichotte*. Comme ces grands classiques, il est l'expression de l'essence même d'une race dans toute sa vigueur, dans toute l'étendue de sa faiblesse avouée... Aucun autre livre n'a jamais empoigné une nation de pareille manière et à un tel degré. » Le romancier brésilien Erico Verissimo a écrit : « Si j'avais à choisir dans la littérature brésilienne un seul livre à traduire en d'autres langues comme représentatif de mon pays et de mon peuple, je désignerais certainement *Os Sertões*. »

Le prologue du drame de Canudos se place au nord des Etats de Bahia et de Pernambouc, dans le Ceará, vaste région périodiquement soumise à la sécheresse et à la famine. C'est de là que venait Antonio Mendes Maciel le Conseiller. Sa famille était originaire du Ceará. C'était des *sertanejos* (gens du *sertão*) à la peau cuivrée, courageux, fiers et indépendants, qui vivaient de culture et d'élevage et jouissaient de la sympathie générale. Cependant,



poignée de fanatiques et de hors-la-loi qui tenait la ville-forteresse, il fallut plusieurs expéditions militaires, dont les premières se soldèrent par des désas-

tres. Outre les féroces disciples du *Conselheiro*, les réguliers durent affronter le terrible « Polygone de la Sécheresse » (photo de gauche) du nord-est du Brésil.

des rivalités farouches les opposaient à la famille Araujo, riche et brillamment apparentée dans le Nord. Des meurtres, de cruelles vendettas décimèrent les deux familles et marquèrent d'un sceau tragique l'enfance d'Antonio Maciel. Plus tard, un mariage malheureux fut pour lui une autre source de drames et sa véritable vocation se dessina.

Il se mit à parcourir à pied d'immenses régions, traversant entièrement l'Etat de Bahia où l'on retrouve ses traces dès 1876. Au cours de ses interminables pérégrinations, il avait tout enduré — la faim, la soif, l'épuisement — mais demeurait imperturbable, paraissant planer au-dessus des contingences matérielles. Il s'adressait à ses auditeurs en leur annonçant la prochaine fin du monde, prêchant le mépris d'une existence terrestre faite de méchancetés. Bientôt on lui attribua des miracles et les gens se mirent à l'appeler le « Conseiller ».

Un document publié à Rio de Janeiro le décrit à cette époque comme « ayant une grande influence sur l'esprit des classes populaires, se servant de son apparence étrange et de ses habitudes austères et ascétiques pour en imposer aux simples et aux ignorants. Il a presque l'aspect d'une momie. Sous le couvert de sentiments religieux, il attroupe le peuple et le conduit à son gré. Il semble intelligent, mais manque de culture ».

Le nombre des disciples qui l'entourent s'accroît; pendant dix ans, ils vont de village en village, de ville en hameau, construisant des chapelles sur leur passage. Et les gens des alentours viennent écouter les prédications du *Conselheiro* et le supplier d'accomplir des miracles.

Cependant, en 1882, l'archevêque de Bahia, alarmé du bruit fait autour de ce prophète laïque et superstitieux qui troublait les consciences, demanda au clergé de son diocèse de lui interdire de prêcher. Ses efforts n'aboutirent pas.

En 1887, le même archevêque en appela au président de la Province pour que des mesures fussent prises contre le *Conselheiro*. Le président adressa une requête au ministère de l'Empire (le Brésil

ne devint république qu'en 1889) afin que le mystique fût placé dans un asile d'aliénés de Rio de Janeiro. La réponse fut qu'il n'y avait pas de place disponible dans l'asile. Ce simple refus administratif devait amener la tragédie de Canudos.

En 1893, dans la localité de Bom Conselho (Etat de Bahia), le Conseiller prêcha pour la première fois la rébellion ouverte contre la loi, haranguant la foule, lui enjoignant de ne pas payer les impôts. Puis, il ordonna un autodafé des feuilles d'impôts.

Conscient de la gravité de son acte, il rassembla ses fidèles et se dirigea vers le nord, dans la région désertique et sauvage du *sertão* qu'il connaissait admirablement pour l'avoir parcourue à pied dans tous les sens. Il avait bien raison d'être inquiet, car une force de police de deux cents hommes était sur ses traces. Aussi incroyable que paraisse la chose, les policiers furent repoussés et mis en déroute par les fanatiques du *Conselheiro*.

Les rebelles poursuivirent leur route, s'enfuyant dans le *sertão* jusqu'à ce qu'ils se soient fixés à Canudos. On était alors en 1893. Canudos n'était à ce moment-là qu'un ensemble de vieilles masures délabrées, abritant de rudes frontaliers habitués à porter un pistolet à la ceinture, passant leur temps à boire et à fumer des pipes d'aspect étrange. Ces pipes avaient donné leur nom à Canudos, car leur tuyau, long de 80 cm environ, était formé de solides roseaux (appelés *canudos de pito*) que l'on trouvait le long des berges des rivières.

Le Conseiller avait bien choisi son repaire. Canudos était un fortin naturel profondément niché dans un cercle elliptique de montagnes (dont l'une portait opportunément le nom de Monte Santo). Il était presque entièrement encerclé par le fleuve Vasa-Barris qui décrivait devant lui deux courbes en épingle à cheveux (voir carte, page 29). Du côté sud, il était protégé par une paroi à pic et son flanc ouest par un escarpement raide et élevé. Tous les sentiers menant à Canudos traversaient des gorges et des défilés étroits ou passaient par des terrains rugueux infestés de cactus. Canudos était à l'abri d'une attaque par surprise.

Suite
au
verso

Le *Conselheiro* et ses fidèles se mirent à construire leur ville. En l'espace de quelques semaines, des maisons s'élevèrent, non pas alignées le long de rues droites, mais disposées l'une contre l'autre dans un labyrinthe compliqué d'allées étroites. Sur la place centrale fut bâtie une église. Le village s'étendit d'une façon vertigineuse à mesure que de nouveaux fidèles quittèrent leurs foyers lointains pour venir vivre à Canudos. Bientôt des hors-la-loi et des repris de justice se joignirent à eux.

Le ravitaillement de cette population en augmentation constante posa bientôt un problème angoissant qui amena l'inévitable engrenage des expéditions de pillage et même de meurtres. Le *Conselheiro*, de plus en plus illuminé, paraissait ignorer ces détails et s'occupait de la célébration des mariages, des baptêmes et des affaires administratives locales.

En novembre 1896, les premières troupes furent envoyées de la capitale de l'Etat de Bahia pour « nettoyer » les hors-la-loi fanatiques que l'on appelait déjà les *jagunços*. Après une marche longue et pénible, au cours de laquelle ils souffrirent constamment de la soif et de la chaleur, les quelque cent soldats et trois officiers composant l'expédition furent surpris par l'attaque des hommes du *Conselheiro* à Uauá. Armés seulement de vieux fusils, de faux et de gourdins, les *jagunços* mirent à profit leur connaissance de la brousse et de ses possibilités d'embuscade. Numériquement supérieurs, ils attaquèrent à l'aube, se contentèrent d'un succès partiel et se retirèrent. Les survivants de l'expédition militaire refluèrent en si grand désordre que la population d'Uauá, prise de panique, abandonna la ville en masse. La guerre du *sertão* avait commencé pour de bon.

La nouvelle de la défaite se répandit à travers le Brésil comme un feu de paille. Les rumeurs les plus fantastiques étaient colportées de bouche à oreille. D'un jour à l'autre Antonio *Conselheiro* était devenu l'ennemi n° 1 du Brésil.

Une expédition de cinq cents hommes, mieux organisée, prit le chemin de Canudos et engagea la bataille qui devint vite confuse. Les *jagunços* se virent au bord de la défaite, mais dans la mêlée, les troupes gouvernementales ne se rendirent pas compte que la victoire était entre leurs mains et se retirèrent. Ce renversement

de fortune fut acclamé à Canudos comme un nouveau miracle du « Prophète ».

La population de Canudos ne cessait de croître : les adeptes venaient nombreux, amenant des aveugles, des paralytiques, des lépreux à la recherche d'un miracle. D'autres envoyaient des provisions en vue du siège à venir. Canudos était maintenant un camp retranché sous le commandement du premier garde du corps du *Conselheiro*.

Le 8 février 1897, un colonel de l'armée brésilienne, Antonio Moreira Cesar s'embarqua à Rio de Janeiro pour Bahia afin de diriger une expédition de trois armées contre la bande des *jagunços* de Canudos. Le corps principal de l'expédition comprenait un bataillon d'infanterie, un régiment d'artillerie et un escadron de cavalerie. Quelques jours après l'arrivée de Moreira à Bahia, 1 300 combattants furent rassemblés, munis de quinze millions de cartouches et de soixante-dix obus. La musique d'un régiment rythma leur départ vers le désert.

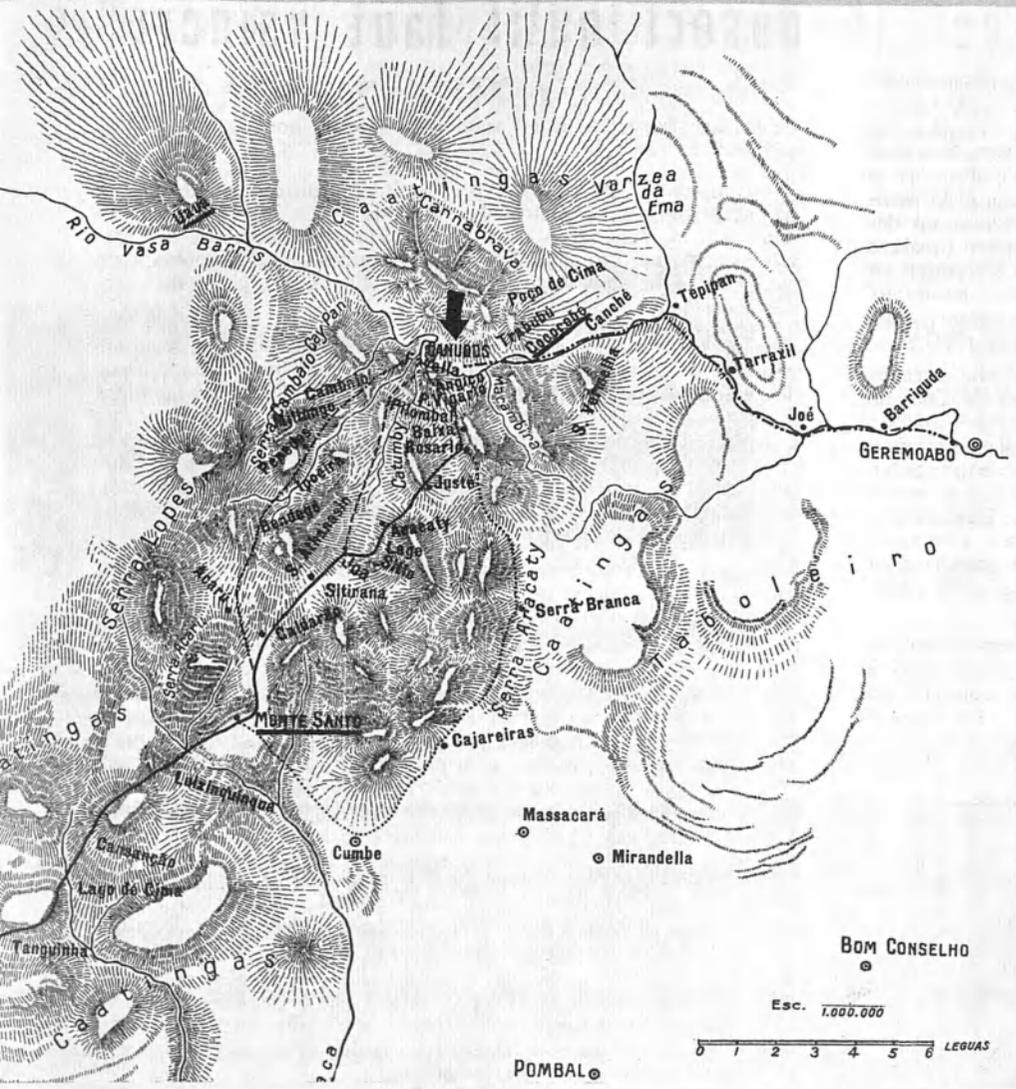
Le 20 février l'expédition atteignit Monte-Santo, au sud du repaire du *Conselheiro*. Ne doutant nullement de sa victoire, Moreira Cesar parlait déjà de « déjeuner à Canudos ». Ses troupes étaient en fait les premières à approcher de la citadelle, mais le commandant commit erreurs sur erreurs. Au lieu de réduire Canudos avec son artillerie, il ordonna une série d'assauts directs — charges de cavalerie, d'infanterie, attaques à la baïonnette. Ses troupes furent mises en pièces. Le 3 mars, Moreira Cesar gisait parmi les morts avec deux officiers de son état-major ; il avait été mortellement blessé la veille. L'attaque échoua et l'armée, complètement désorganisée, se retira, la retraite se transformant rapidement en débâcle.

Cette défaite criante frappa la nation de stupeur et de consternation. Le gouvernement fut violemment pris à partie par l'opposition et la république elle-même chancela. « Sauvez la République ! » devint le cri angoissé d'un peuple désespéré et les légendes sur Canudos fusèrent de toutes parts. Dans l'Etat de Ceará, un autre illuminé, appelé le Père Cicero, rassembla une horde de fanatiques et annonça qu'il se lançait à l'aide du *Conselheiro*.

AUCUN COMBATTANT N'A SURVÉCU

Ce document poignant montre les seuls survivants du terrible drame de Canudos : un groupe de femmes hâves et épuisées, et quelques enfants. Vers la fin du siège de Canudos, ces femmes furent autorisées à quitter la ville, ainsi que quelques vieillards incapables de porter des armes. Aucun homme valide ne se rendit. La citadelle dut être conquise mètre par mètre jusqu'à ce que son dernier défenseur soit tué.





CANUDOS FORTIN NATUREL

La carte détaillée (à gauche) de la région qui entoure Canudos montre le caractère sauvage et tourmenté du cirque de hauteurs au centre duquel la ville constituait un fortin naturel, protégée de plus par la double courbe formée à ses pieds par le Rio Vasa Barris. Les lignes indiquent les directions suivies par les expéditions militaires successives qui ont attaqué Canudos. La carte ci-dessus place la région de Canudos dans le nord-est du Brésil, à 450 km au nord de Bahia et à l'ouest de Pernambuco.

Carte de gauche tirée du livre *Os Sertões*, par Euclides da Cunha, édité par Libreria Francisco Alves, Rio de Janeiro, © 1945. Carte de droite, tirée du livre *A Brazilian Mystic*, par R.B. Cunninghame Graham, éditions Heinemann, Londres, © 1920.

Il fallait que le gouvernement agisse avec promptitude. La mobilisation de bataillons de chacun des Etats de l'Union fut ordonnée. Le général Arthur Oscar de Andrade Guimarães, commandant de la 2^e Région militaire du Brésil, fut chargé de diriger la quatrième expédition, qui comprenait six brigades de deux colonnes chacune sous le commandement d'un général. Cette expédition était plus puissante que les précédentes, mais le plan des opérations était le même. Il consistait essentiellement, comme auparavant, en une attaque frontale menée par des colonnes marchantes (deux, cette fois, au lieu d'une). Il aurait fallu, au contraire, un plan d'encercllement de la citadelle à distance pour prévenir toute évasion; le cercle se serait ensuite resserré, amenant l'artillerie à bonne distance de feu, ce qui aurait permis de détruire le repaire. Circonstance aggravante, le général Oscar laissa passer trois mois avant de faire marcher ses armées sur Canudos.

L'expédition avait été formée en avril 1897, mais ce fut seulement le 16 juin que la première division se mit en marche. Les premiers communiqués de victoire furent rapidement suivis par l'annonce de revers inattendus et de lourdes pertes. Canudos résistait toujours. L'arrivée des premiers survivants confirma bientôt toute l'étendue de la réalité : c'était un désastre. La férocité des jagunços, le mordant de leurs attaques, la difficulté du terrain désertique, le manque d'eau, l'enchevêtrement des tranchées creusées autour de Canudos et l'impossibilité de déterminer même approximativement le nombre d'hommes dont disposait le « Prophète » pour défendre la citadelle, tout vint grossir les commentaires fournis pour expliquer la catastrophe.

Le maréchal Carlos Machado de Bittencourt, secrétaire d'Etat à la Guerre, prit le commandement en personne : « plus que les jagunços, c'est le désert qu'il faut vaincre », déclara-t-il. Cette fois, Canudos devait être détruit. Des renforts de troupes furent envoyés dans la région et bientôt des colonnes convergèrent sur la ville de toutes les directions, avec de puissants moyens d'artillerie et de munitions.

Le 24 août, un mortier lourd pesant plus d'une tonne et demie ouvrit le feu sur la tour de l'église et l'abattit. Le pilonnage par

l'artillerie se poursuivit pendant tout le mois de septembre. Le 1^{er} octobre, l'assaut final fut donné et l'on recourut à la dynamite pour faire sauter le peu qui restait debout.

Alors seulement, rien ne bougea.

Canudos ne se rendit pas. Il résista jusqu'au dernier homme. Conquis littéralement mètre par mètre, il tomba le 5 octobre, vers le crépuscule, quand ses quatre derniers défenseurs : un vieil homme, deux jeunes gens et un enfant, eurent péri après avoir tenu en respect une armée de plusieurs milliers de soldats.

Les seuls survivants furent un certain nombre de femmes et d'enfants et quelques vieillards autorisés à quitter la citadelle durant le siège. Plus de 5 000 maisons détruites furent dénombrées à Canudos. On y trouva le corps du « Prophète ».

De l'ancien Canudos, il ne subsiste rien d'autre que des ruines, portant encore des traces de balles, et une croix avec l'inscription : « Erigée en 1893 par A.M.M.C. » (Antonio Mendes Maciel Conselheiro). Des maisons ont été édifiées en 1909 et quelques habitants y vivent encore. Aujourd'hui, ceux-ci se préparent pour le jour où Canudos disparaîtra à jamais.

Canudos est situé au cœur du « Polygone de la Sécheresse », 780 000 km² de « bol de poussière » s'étendent sur les territoires de huit Etats. Obstinement attachés à leur terre hostile, les habitants de cette région ont été appelés, pour cette raison, *os flagellados* (les flagellés). De terribles périodes de sécheresse s'abattent de temps à autre sur la contrée. Lorsqu'elles sont implacables au point qu'aucun homme, aucun animal ne peuvent les supporter, les « flagellés » sont contraints d'abandonner leurs maisons, emportant les quelques biens qu'ils possèdent. Alors, on voit les lamentables processions de *retirantes* se traîner vers la côte, vers le sud, vers la région de l'Amazonie, à la recherche d'un climat plus hospitalier. Plus de 1 150 000 *retirantes* ont abandonné la région entre 1940 et 1950. Certains reviennent quand retombent les pluies, d'autres ne reviennent jamais.

Pour arrêter cet exode massif, le Service Na-

Suite
au
verso

UNE VILLE VA MOURIR (Suite)

tional contre la Sécheresse et d'autres organismes gouvernementaux ont entrepris un vaste programme de constructions hydrauliques et d'irrigation avec l'aide d'experts de l'Unesco en matière de terres arides. Les barrages sont considérés comme la solution la plus immédiate aux problèmes que posent la pénurie d'eau et le niveau très bas de la production. On se donne beaucoup de peine pour mettre en réserve les eaux de pluie et celles provenant des inondations, grâce aux barrages édifiés dans la région (quelque 600 barrages ont été construits jusqu'ici). Le pays tout entier est largement équipé de réservoirs grands et petits; en de nombreux endroits ils ont rendu la vie bien plus facile pour les *sertanejos* qui peuvent maintenant irriguer leurs terres et obtenir des récoltes.

Au début de 1955, les ingénieurs du gouvernement ont entrepris la construction d'un nouveau barrage dans le canton de Euclides da Cunha (nom donné en l'honneur du grand écrivain). Canudos, situé dans une vallée entourée d'une chaîne de montagnes, se trouve au centre de l'emplacement du futur réservoir. Le barrage lui-même est édifié à une dizaine de kilomètres de Canudos, sur le Rio Vasa-Barris, près d'un village appelé Cocorobó. C'est là que se déroula une des batailles les plus sanglantes de la « révolte de la brousse », au cours de laquelle un des généraux commandant l'expédition militaire finale fut grièvement blessé et les pertes gouvernementales s'élevèrent à 200 hommes.

Une mission de l'Unesco, dirigée par l'hydrogéologue français Pierre Taltasse, fit une enquête dans la région en juillet 1955 à la demande du gouvernement brésilien, et, depuis, a conseillé les ingénieurs brésiliens sur divers problèmes techniques. Le barrage

EUCLIDES DA CUNHA



Quand l'expédition contre Canudos fut lancée, Euclides da Cunha accompagna le bataillon de São Paulo au titre de correspondant de guerre d'un grand quotidien. Son œuvre est donc celle d'un journaliste, bien qu'il

l'ait écrite quelques années plus tard, à ses moments de loisirs. Da Cunha bénéficie au Brésil d'un véritable culte. Tous les ans, la nation lui rend hommage au cours de la « Semaine d'Euclides » et les hommes de lettres les plus éminents effectuent un pèlerinage à la petite ville de São José do Rio Pardo, dans l'Etat de São Paulo, où le livre a été écrit. La cabane dans laquelle da Cunha travailla à son manuscrit après avoir exercé, pendant la journée, son métier d'ingénieur civil, est conservée comme sanctuaire. En 1909, à l'âge de 43 ans, Euclides da Cunha fut assassiné à Rio. De nombreux lecteurs glissent sur les deux premiers chapitres de *Os Sertões* parce qu'ils sont quelque peu encombrés de termes techniques et ne commencent véritablement leur lecture qu'avec le troisième chapitre où « La Révolte » prend l'allure d'un roman passionnant, plein de complots et de drames. *Os Sertões* a été inclus récemment dans une liste des cent meilleurs romans du monde.

recueillera toute l'eau accumulée pendant la saison des pluies sur une superficie de près de 150 000 m². Sa hauteur sera de 32 mètres et sa longueur de 1 200 mètres. Près de Cocorobó on construit un village moderne où les habitants actuels de Canudos seront parmi les premiers à bénéficier de la nouvelle zone d'irrigation.

La sécheresse et la famine ne sont pas des phénomènes nouveaux dans le nord-est du Brésil. Depuis des siècles, leurs victimes les considéraient comme inexorables. Elles prennent maintenant conscience du fait qu'on peut les en protéger.

L'an prochain, quand le barrage de Cocorobó sera terminé, Canudos sera englouti sous 250 millions de mètres cubes d'eau. Mais, tandis que la ville légendaire disparaîtra à jamais, 15 000 hectares de terres actuellement stériles contribueront à prouver que l'homme peut rendre prospère l'aride *sertão*.

POUR RENDRE PROSPÈRE L'ARIDE SERTAO

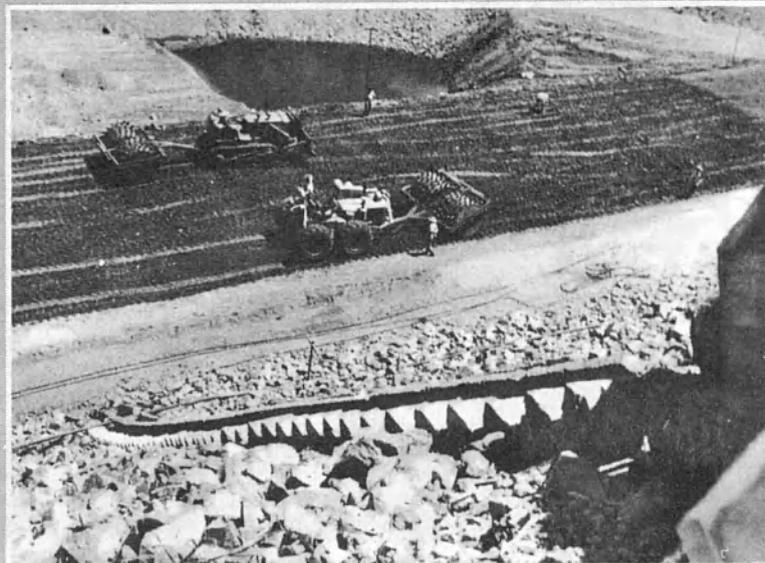


D EPUIS juin 1953, une mission d'assistance technique de l'Unesco dans le nord-est du Brésil travaille en étroite liaison avec le gouvernement brésilien à l'exécution d'un projet de grande envergure destiné à rendre productive la région qui est actuellement le « bol de poussière » de la nation (ci-dessus un aspect de l'aride *sertão*). Deux hydrogéologues de l'Unesco, Pierre Taltasse et Etienne Stretta, ont travaillé non seulement au barrage que l'on est en train d'élever près de Canudos, mais à plusieurs autres : un barrage de 500 millions de mètres cubes à Poço da Cruz, dans l'Etat de Pernambuco (photo ci-dessous), qui doit être terminé cette année; un réservoir d'un milliard de mètres cubes à Bico de Pedra, dans l'Etat de Minas Gerais; un autre de même capacité à Vereda Grande (Etat de Piauí); et un barrage à Santa Luzia, dont l'inauguration est prévue ce mois-ci près de Belo Horizonte, capitale de Minas Gerais. En tous ces points, la mission de l'Unesco a effectué des études portant sur le sol et l'eau et a fourni des conseils techniques sur la construction des barrages et autres problèmes.

Egalement important, sinon plus à cause de ses possibilités à long terme, est le programme de formation élaboré par la mission. Il inclut une formation spéciale au bénéfice des ingénieurs et techniciens locaux, tant sur le terrain que dans la salle de classe; et la sélection de candidats appropriés aux bourses d'études de l'Unesco (plusieurs boursiers sont maintenant revenus après avoir étudié à l'étranger et sont au travail dans la région).

En conséquence, quatre écoles de géologie appliquée vont être ouvertes prochainement à Recife, São Paulo, Belo Horizonte et Porto Alegre. Soixante millions de cruzeiros (350 millions de francs environ) seront mis à la disposition des écoles en 1957.

En outre, un centre hydrogéologique de recherche et de documentation est en cours d'organisation à Recife, sur l'initiative de l'Unesco.



Photos Unesco par Yvonne Tabbush

DEVANT une photographie de passeport ou de carte d'identité, le modèle s'étonne, s'indigne : « Quelle horreur, ça ressemble à n'importe qui, sauf à moi. »

Une blessure d'amour-propre se soigne assez facilement. Mais, et c'est beaucoup plus grave, la photographie peut fort bien ressembler en effet à « une autre », sinon à plusieurs autres personnes. Ce genre de portrait n'offre généralement aucune garantie parce que, prises sans précautions spéciales, les photos ne révèlent aucune des caractéristiques qui permettraient d'identifier un individu, qu'il s'agisse d'un paisible touriste ou d'un redoutable criminel.

Du point de vue de l'identification, la photographie n'a pas une importance déterminante : il ne suffit pas, pour reconnaître quelqu'un dans la foule, de noter certaines de ses caractéristiques faciales. Par contre, les éléments caractéristiques du visage, disposés dans un ordre donné et groupés suivant un code précis, constituent le *portrait parlé*. Ce système d'identification visuelle a été élaboré vers la fin du siècle dernier et continue d'être pratiqué par la police d'un grand nombre de pays.

Pratiquement irremplaçable, le portrait parlé est une des découvertes d'Alphonse Bertillon (1853-1914), « le père de la police scientifique », à l'œuvre duquel Charles Sannière, professeur de chimie organique et directeur du Service de l'Identité judiciaire en France, consacre une longue étude dans le dernier numéro de la revue scientifique trimestrielle de l'Unesco, « Impact » (1). La vie d'Alphonse Bertillon est plus passionnante que bien des romans. Paradoxale à beaucoup d'égards, sa carrière, comme celle de maints personnages illustres, doit beaucoup au hasard.

Si Bertillon n'avait pas été un écolier indiscipliné, un « fruit sec » expulsé d'une école après l'autre, et s'il n'était arrivé à l'âge de vingt ans sans le moindre diplôme, il aurait probablement terminé sa carrière comme aide-préparateur au Muséum national d'Histoire naturelle, aux appointements annuels de 1 200 francs. Ce rêve, fort modeste, était néanmoins trop ambitieux pour lui, car il était incapable d'obtenir les diplômes nécessaires. Il ne restait plus à ses parents qu'à envoyer le jeune fantaisiste en Angleterre où il apprendrait au moins une langue étrangère et où, privé de ressources, il devrait bien s'adapter et montrer de quoi il était capable.

Ce voyage fut un tournant décisif dans la carrière de Bertillon. Ce fut aussi sa première chance. Non seulement il s'adapta très vite à la mentalité anglaise, mais encore apprit-il à parler et à écrire couramment l'anglais, ce qui devait plus tard lui rendre les plus grands services.

Pour étrange que cela paraisse, sa deuxième chance fut d'être rappelé pour son service militaire et d'être affecté à Clermont-Ferrand. Pour vaincre l'ennui et pour occuper ses nombreux loisirs, il décida de suivre les cours de la Faculté de Médecine et passa le plus clair de son temps à l'amphithéâtre d'anatomie à mesurer et à comparer la longueur d'innombrables ossements humains. Etrange façon, direz-vous, d'occuper ses loisirs. En vérité, il renouvelait durant ses loisirs de soldat les jeux de son enfance qui avait été bercée par les discussions familiales sur la statistique, l'anthropologie et l'anthropométrie.

Le père d'Alphonse, Louis-Adolphe, médecin de profession, avait été un des fondateurs de l'École et de la Société d'Anthropologie de Broca. Les enfants du docteur Bertillon, et plus particulièrement Alphonse, eurent l'occasion d'écouter d'interminables discussions entre leur père, leur grand-père et leurs amis sur les problèmes statistiques et anthropologiques et sur les instruments permettant de mesurer le corps humain, à l'emploi desquels ils s'initiaient fort vite.

Ceci explique l'intérêt d'Alphonse pour l'anatomie. Une fois son service militaire terminé, force lui fut de trouver un

emploi et, grâce aux appuis de son père, il entra comme commis aux écritures à la Préfecture de Police de Paris.

La destinée d'Alphonse Bertillon tient tout entière dans cette décision. Le sort voulut qu'il fût affecté précisément au bureau chargé de recopier les fiches des individus amenés tous les jours au Dépôt, parmi lesquels il fallait reconnaître les récidivistes. D'esprit indépendant, rebuté par tout ce qui lui semblait routinier, il se refusa à exécuter les tâches stupides qu'on lui donnait et il entreprit d'améliorer le système en utilisant les seuls moyens à sa portée, la seule méthode scientifique qu'il connaissait.

Ainsi naquit entre 1878 et 1882 l'anthropométrie. L'élaboration de cette méthode coûta à Bertillon une incroyable somme d'efforts. Comme l'écrit le professeur Sannière, « Bertillon a remédié à ses insuffisances par une obstination, un acharnement de tous les instants... A lui plus qu'à tout autre s'applique le proverbe : *Le génie est une longue patience.* »

Son entêtement caractéristique n'allait pas toujours sans inconvénients. Il explique, par exemple, son comportement paradoxal dans l'affaire Dreyfus, dont les conséquences ont pesé sur toute son existence.

Bertillon ne cessa jamais de professer la plus incroyable méfiance à l'égard des empreintes digitales. Et pourtant ce fut lui, qui ne croyait pas aux empreintes, qui, le premier, réussit en 1902 l'identification d'un criminel que la police ne soupçonnait même pas, grâce à une empreinte digitale laissée sur la vitre d'un meuble forcé après un meurtre. « A l'aide de ces traces », écrit le professeur Sannière, « Bertillon reconstitua la formule digitale de l'assassin puis, avec une patience infinie, il parcourut systématiquement ses classements dans lesquels les empreintes servaient seulement d'éléments de subdivision, et il parvint à y trouver un récidiviste, H.-L. Scheffer, dont les empreintes étaient identiques à celles laissées sur les lieux du crime. » Arrêté quelque temps tard, le criminel devait avouer son forfait.

Mais l'entêtement et la méticulosité vont souvent de pair, et c'est probablement à cette qualité que Bertillon doit d'être un précurseur dans ce domaine. « Bertillon créa incontestablement l'identification criminelle »,

écrit encore Sannière, « en introduisant dans la technique policière les méthodes d'une vraie science : l'anthropologie. »

Certes, d'autres avant Bertillon avaient songé à relever le plan des lieux d'un crime, à en prendre des photographies, mais cette technique était trop compliquée pour être adoptée dans la pratique journalière de la police. De même, bien avant lui, on avait pensé à relever et à examiner en laboratoire les indices laissés sur les lieux d'un crime. Mais personne avant lui n'avait pensé à créer un organisme spécialisé en vue d'obtenir ce résultat. Dans ces deux domaines, l'œuvre de Bertillon se traduisit par la fondation d'un laboratoire de détection et d'identification scientifique.

Cependant, la découverte la plus importante de Bertillon, celle qui a surmonté le mieux l'épreuve du temps, est sans conteste ce qu'on appelle le *portrait parlé*. Des méthodes et des appareils modernes sont venus remplacer ceux qu'avait conçus Bertillon, mais la méthode d'identification visuelle, le portrait parlé, reste tel qu'il fut imaginé par son génial auteur.

« L'œuvre de Bertillon », conclut le professeur Sannière, « a inauguré une ère nouvelle dans la technique policière... Il a introduit dans les services de la police, jusqu'alors purement empiriques, les méthodes de l'expérimentateur, la mentalité du savant. L'impulsion donnée par lui aux recherches précises, l'état d'esprit qu'il a introduit n'ont cessé, depuis, de progresser. »



(1) « Impact, Science et Société », décembre 1956. Abonnement annuel : 450 fr., \$ 1.75, 9/6, 19, av. Kléber, Paris (16^e).

LES PLUS ANCIENNES MINIATURES PERSANES CONNUES



Le berger, horrifié, regarde son maître ajouter de l'eau au lait des brebis.

DEPUIS la publication de son numéro de janvier, en couleurs, consacré en partie aux miniatures persanes (1) *Le Courrier de l'Unesco* a reçu la nouvelle de la récente découverte de cent neuf miniatures persanes qui sont les plus anciennes trouvées jusqu'à présent. Ces miniatures décorent le manuscrit original (ou une copie contemporaine) du *Andarz Nameh*, recueil de sages conseils, de règles de conduite et de contes dont l'auteur est Kabus Vushmgir, souverain perse qui régnait sur les rives de la Mer Caspienne au XI^e siècle. Jusqu'à la découverte de ce manuscrit, les plus anciennes miniatures persanes connues dataient de la fin du XIII^e siècle, époque postérieure aux invasions des Mongols qui ravagèrent l'Iran de fond en comble, mirent ses villes à sac et détruisirent ses grandes bibliothèques contenant des milliers de manuscrits et de miniatures. Le manuscrit récemment découvert est considéré comme étant d'une importance primordiale, tant pour les miniatures qu'il contient que pour sa valeur littéraire.

(1) Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes quelques coquilles qui se sont glissées dans cet article : page 31, pour « bazar souterrain » lire « bazar couvert » ; page 33, lire « L'Iran fut envahi au XVIII^e siècle », au lieu de « XVII^e siècle » ; page 36, pour « en 639 av. J.-C. », lire « ap. J.-C. » ; page 40, pour « le roi Kaikus » lire « le roi Kaikavous ».



Gushtasp, le héros iranien, montre aux forgerons qu'il connaît leur métier.

On demande des "amis de plume"

Frank ATKIN, 31, Brassington Road, Heaton Mersey, Stockport, Cheshire, Angleterre. Travaille dans des journaux; s'intéresse aux relations humaines, à la vie de famille, à l'amitié internationale telle que l'Unesco la préconise. Echangerait des magazines.

S. JOHANNESSEN, 20 ans, de Skagvegen 25, Minde st., Bergen, Norvège, désire correspondre en anglais, français et allemand.

Junko ISONO, 16 ans, étudiante, 1409 Shogamae-cho, Suita-shi, Osaka, Japon. S'intéresse à la lecture, à la musique classique, aux chansons populaires, à la philatélie, et aux collections de cartes postales. Langues : anglais et japonais.

Binsar MARPAUNG, 18 ans, de Djalan Kartini Satu N° 33, Djakarta, Indonésie, désire correspondre en anglais, allemand ou indonésien avec d'autres jeunes gens. S'intéresse à l'histoire, la littérature et la philatélie.

Mme Odette HERRY, 31, av. des Courses, Bruxelles, Belgique. S'intéresse à l'histoire, la psychologie, la philosophie, la médecine, les questions sociales et l'ethnographie. Elle demande à nos lecteurs : « Quelles sont, d'après vous, les causes fondamentales des guerres ? »

Margaret MARCUS, 21 ans, de Larchmont Acres, Larchmont, New York,

Le Cercle de Correspondance Culturelle fut fondé il y a un an en vue d'effectuer des échanges : idées, opinions, images. Il compte des artistes, écrivains, professeurs, étudiants et toutes personnes cultivées. Il est absolument gratuit. Chaque adhérent reçoit une liste dans laquelle il choisit les adresses de ses correspondants. Écrire : M. Aubertin, 4, avenue de la Porte Brancion, Paris (XV°).

POUR LES LETTRES, PAS DE FRONTIÈRES

Les étudiants et écoliers japonais envoient maintenant plus de 400.000 lettres par an à des jeunes gens d'autres pays par l'intermédiaire de l'Union des Clubs des Amis de Plume du Japon. Les représentants des 140.000 Japonais membres de cette Union ont récemment envoyé un message de paix à la jeunesse du monde. "Ce serait une chose splendide", disait ce message, "si nous pouvions nous rendre dans les pays étrangers, nous mêler aux jeunes gens de là-bas et nous lier d'amitié avec eux. Mais comme ceci est impossible aujourd'hui nous le faisons par correspondance. Il n'y a pas de frontières pour les services postaux : vous jetez une lettre dans la boîte qui est au coin de la rue, et elle parvient à votre ami qui se trouve de l'autre côté du globe. Prise individuellement chaque lettre a peut-être peu d'importance, mais l'amitié qu'elle contient contribuera pour quelque chose — nous le croyons fermement — à consolider la cause de la paix". L'adresse de l'Union des Clubs des Amis de Plume du Japon est la suivante : Azabu Post Office Box N° 1, Minatoku, Tokyo.

U.S.A. demande des jeunes correspondants dans les pays arabes. Langues : anglais ou français. S'intéresse à : civilisation islamique, littérature arabe et musique du Moyen-Orient. Echangerait timbres et publications.

Roberto A. LOPEZ CASTRO, 18 ans, de Montes de Oca 250 - Dto 12, Buenos Aires, Argentine, désire correspondre en français. Langues : anglais ou espagnol.

Miss W. LONG, 23 ans, institutrice, 117b Cheras Road, Kuala Lumpur, Malaisie. Sujets d'intérêt : Musique et lecture.

Robert RAMIK, 20 ans, Fakulta elektro, Karlova nam. 13, Prague 11, Tchécoslovaquie. Écrit en anglais, lit le français et l'espagnol. S'intéresse à la musique classique, à l'art, aux collections de cartes postales et illustrées.

Walter A. PEREZ, Dante 1008 - Miraflores, Lima, Pérou. Langues : anglais et espagnol. S'intéresse à : philatélie, lecture, géographie, magazines, photographie.

Monique HASNE, 16 ans, 112, rue de Noisy-le-Sec, à Bagnolet, Seine, France, demande un correspondant en Amérique latine. Langues : français et anglais (lit l'allemand) Sujets d'intérêt : lecture, musique, histoire, sport.

Raymond GUIBERT, Bouille-Saint-Paul, Deux-Sèvres, France, désire correspondre en français avec toute personne s'intéressant à l'acclimatation et à l'élevage des petits mammifères.

Lucie SEPULCHRE, 25 ans, 273, Chaussée de Tongres, Rocourt-Liège, Belgique. Écrit en anglais, français ou espagnol.

Mlle J. LAURENT, 19 ans, 12, rue Charles-Brugnot, Dijon, France. Langue : français. Sujets d'intérêt : sports, lecture, musique, philatélie et collections de cartes postales.

Horst SIMON, 18 ans, Rosbach/Sieg, Amtsstr. 4, Reg. Ber Köln, Allemagne. Langues : anglais, français, allemand. S'intéresse à : musique, sports, arts et livres.

POUR VOUS ABONNER

ALGÉRIE. — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.

ALLEMAGNE. — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8.

AUTRICHE. — Verlag Georg, Fromme et C°, Spengergasse 39, Vienne V.

BELGIQUE. — Louis de Lannoy, Editeur-Libraire, 15, rue du Tilleul, Genval, (Brabant). 80 frs belges.

BRESIL. — Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

CAMBODGE. — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouilloche, Phnom-Penh.

CANADA. — University of Toronto Press, Toronto 5.

«Periodica» Inc., 5090 Avenue Papineau, Montreal 34.

CHILI. — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago.

CONGO BELGE. — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval (Belgique).

DANEMARK. — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhague K.

EGYPTE. — La Renaissance d'Egypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.

ESPAGNE. — Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid. Ediciones Iberoamericanas, S.A. Pizarro 19, Madrid.

ETATS-UNIS. — Unesco Publications Center, 152 West 42nd Street, New York 36, N.Y.

FINLANDE. — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki.

FRANCE. — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Unesco, Section des Ventes, 19, Avenue Kléber, Paris (16°).

GRECE. — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

HAITI. — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

INDE. — Orient Longmans Private Ltd : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1. — 36a, Mount Road, Madras 2. Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, New Delhi. Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay 1.

ISRAËL. — Blumstein's Bookstores, Ltd., P.O.B. 4154, Tel-Aviv.

ITALIE. — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence.

JAPON. — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo.

LIBAN. — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

LUXEMBOURG. — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

MARTINIQUE. — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.

MEXIQUE. — Edición y Distribución, Ibero Americana de Publicaciones, S. A., Librería de Cristal, Pèrgola del Palacio de Bellas Artes, Apartados Postal 8092, México 1, D. F.

NORVEGE. — A.S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo.

NOUVELLE-ZELANDE. — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.

PAYS-BAS. — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye.

PORTUGAL. — Dias & Andrad Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne.

ROYAUME-UNI. — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E. 1.

SUEDE. — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16.

SUISSE. — Fr. s. 5.20. Europa Verlag, 5 Rämistrasse, Zurich.

TANGER. — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — Artia Ltd, 30, Ve Smeckach, Prague 2.

TUNISIE. — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.

TURQUIE. — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

UNION SUD - AFRICAINE. — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.

U.R.S.S. — Mezhdunarodnaya kniga, Moscou G-200.

VIET-NAM. — Librairie Nouvelle Albert Portail, 185-193, rue Catinat, B.P. 283, Saigon.

YUGOSLAVIE. — Jugoslovenska Knjiga Terazije 27/11, Belgrade.

Latitudes et Longitudes...

RECUEIL SUR LE DROIT D'AUTEUR. — L'Unesco vient de publier un recueil des textes régissant le droit d'auteur dans tous les pays du monde. Intitulé *Copyright Laws and Treaties of the World* (1) (Recueil mondial des lois et traités sur le droit d'auteur), il est le fruit de plus de trois ans de travaux. La préparation d'un tel recueil, dont la version anglaise sera suivie de versions française et espagnole, a été rendue nécessaire par l'entrée en vigueur de la Convention universelle sur le droit d'auteur, élaborée sous les auspices de l'Unesco. Pour mesurer la portée de cette convention, il importe de connaître la législation nationale des divers Etats qui ont décidé de l'appliquer. C'est pourquoi le besoin s'est rapidement fait sentir de disposer d'un ouvrage de référence. La sélection des textes destinés à être inclus dans le recueil a été arrêtée à la date du 1^{er} janvier 1956. Mais, pour que l'utilité de l'ouvrage demeure permanente, sa mise à jour périodique a été prévue. C'est pourquoi il se présente sous la forme de feuillets mobiles.

(1) Prix : \$ 97.50 ; £ 30 ; 30 000 francs français. Distribué aux Etats-Unis et au Canada par : The Bureau of National Affairs, Inc., Washington D.C. Pour tous les autres pays, s'adresser à l'Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16^e.

PRIX GUGGENHEIM DE PEINTURE. — Décerné pour la première fois, le grand prix international de peinture, s'élevant à 10 000 dollars, et qui est offert par la Fondation Solomon Guggenheim, de New York, a été attribué au peintre britannique Ben Nicholson. Ce grand prix international est destiné à récompenser tous les deux ans une œuvre importante de la peinture contemporaine. Le lauréat a été désigné parmi 95 candidats appartenant à 17 pays. Le jury comprenait des représentants de l'Association internationale des Critiques d'Art et de l'Association internationale des Arts plastiques, organisations reliées à l'Unesco.

L'ANGLAIS ACCELERE. — Pour les nombreux adultes qui, de nos jours, doivent émigrer vers de nouveaux pays, l'ignorance de la langue constitue souvent un obstacle très sérieux. Les experts de pays comme l'Australie, le Canada et les Etats-Unis — qui ont reçu le plus grand nombre d'immigrants — s'efforcent de trouver une solution à ce problème. En étroite coopération avec eux, les linguistes du Comité intergouvernemental européen d'immigration et ceux de l'Unesco ont élaboré une méthode pratique pour l'enseignement accéléré d'un vocabulaire anglais de deux cents mots. Ce vocabulaire peut être enseigné aux futurs immigrants durant le mois qui précède leur départ et pendant la traversée. Ces mots sont choisis en fonction des nécessités immédiates : passeport, bagages, nom, métier, nourriture, hébergement, etc. Ce manuel contient, en outre, des illustrations relatives à la vie quotidienne du pays vers lequel ils se dirigent. De plus, des disques de 78 tours permettent d'apprendre ce vocabulaire de base dans les plus petites localités, en utilisant un simple tourne-disques. Mise à l'essai dans des centres, en Italie et en Grèce, la méthode sera adaptée éventuellement à d'autres langues, telles que le français, l'espagnol et le portugais.

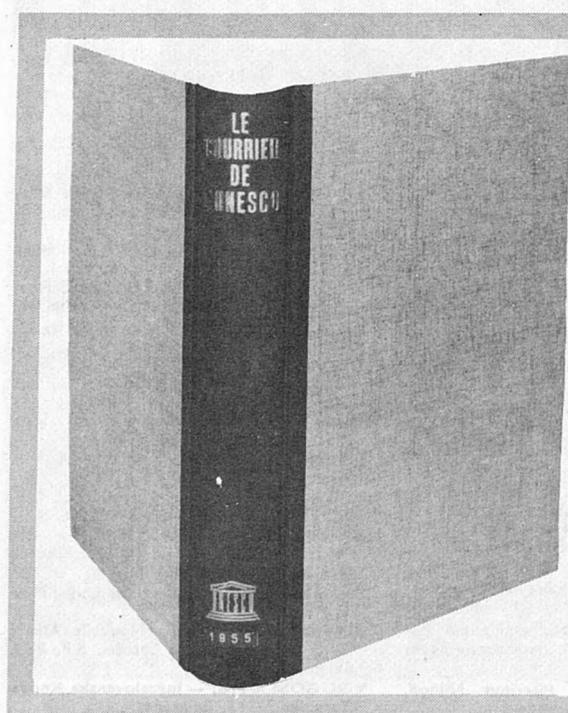
RESTAURATION D'ŒUVRES D'ART AU GUATEMALA. — L'expert Helmut Ruhemann, auquel on doit la restauration de la « Vierge aux Rochers » de Léonard de Vinci, arrivera prochainement au Guatemala, en vue de contribuer à la restauration des œuvres d'art de l'époque coloniale, existant dans ce pays. Engagé par l'Unesco dans le cadre de son programme d'aide aux Etats membres, l'expert passera trois mois à Guatemala, capitale du pays, et à Antigua, l'ancienne capitale guatémaltèque, qui fut détruite lors d'un terrible tremblement de terre au XVIII^e siècle. M. Ruhemann y fera l'inventaire des peintures de l'époque coloniale et entreprendra la restauration de certains

tableaux. En outre, il proposera au Gouvernement du Guatemala un plan de travail pour la formation d'un personnel spécialisé dans la conservation et la restauration des œuvres d'art.

ISOTOPES. — Un groupe de savants éminents de huit pays : MM. F. Magalhaes Gomes (Brésil), C. D. Coryell (Etats-Unis), C. Fisher (France), T. Hamada (Japon), A. S. Rao (Inde), H. Seligman (Royaume-Uni), C. Jech (Tchécoslovaquie), V. S. Vavilov et J. D. Rojanski (U.R.S.S.), s'est réuni à l'Unesco afin de procéder à un premier échange de vues concernant le programme et l'organisation d'une conférence internationale sur les radio-isotopes dans la recherche scientifique.

On prévoit qu'une Conférence réunissant plus de mille spécialistes, se tiendra à Paris pendant la deuxième quinzaine de septembre 1957. Elle n'aura pas pour objet d'adopter des résolutions ou des recommandations, mais seulement de permettre un large échange d'informations sur les idées et les réalisations les plus récentes concernant les radio-isotopes en tant qu'instruments de recherche.

MUSEE DE L'ART PERUVIEN. — M. Gustave Eiffel, on le sait, n'a pas construit que la tour qui porte son nom. Parmi ses premières œuvres, on compte un important édifice érigé en 1870, à Lima, à l'occasion d'une exposition. Cet édifice sera transformé prochainement en musée de l'Art péruvien. L'annonce de cette décision a été faite à la Maison de l'Unesco, à Paris, par M. Alfred Westholm, directeur du musée de Göteborg, en Suède, rentré récemment du Pérou où il avait été envoyé par l'Unesco dans le cadre du programme d'aide aux Etats membres de cette organisation. M. Westholm et son collègue Hans Asplund, architecte de Stockholm, également chargé de mission par l'Unesco, ont dressé les plans du nouveau musée.



Reliez votre collection du « Courrier de l'Unesco »

A la demande de nombreux lecteurs nous mettons à la disposition des abonnés au « Courrier de l'Unesco ». De belle apparence, cette reliure est cartonnée façon toile. Le dos, en toile bleue, porte le titre de la revue et le sigle de l'Unesco gravés en lettres dorées.

Chaque reliure peut contenir douze numéros. Pour les lecteurs désirant relier les numéros de plusieurs années, il a été prévu une étiquette indiquant l'année en chiffres dorés et gravés.

PRIX : Francs fr. 600, Fr. belges 100, \$ 2.50, ou 12/6 par reliure y compris l'emballage et le port. Le règlement peut également être effectué en d'autres devises par l'intermédiaire de l'agent de l'Unesco dans votre pays.

COMMENT PASSER VOS COMMANDES

1. — Envoyez votre commande à notre agent ou directement à l'Unesco (DPV), 19, avenue Kléber, Paris (16^e). (Pour les paiements en francs français, prière d'utiliser le C.C.P. 12598.48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber, Paris (16^e).
2. — Votre commande devra être accompagnée de la bande du dernier numéro du « Courrier de l'Unesco » que vous aurez reçu. Si vous utilisez le règlement par C.C.P., envoyez cette bande séparément.
3. — Le nombre de reliures disponibles étant limité, cette offre est réservée aux seuls abonnés. Si vous n'êtes pas déjà abonné, accompagnez votre commande du montant de l'abonnement.

Plus de 74.000
Bourses d'Études
sont offertes
cette année

Study Abroad

Études
à l'étranger

Estudios en el
extranjero

VIII

1956-57

Unesco

LE répertoire international des bourses d'études que l'Unesco publie tous les ans sous le titre « Etudes à l'Etranger », et dont la huitième édition vient de paraître, permet de constater que les gouvernements, les institutions culturelles, les universités, les fondations éducatives et d'autres organisations similaires dans une centaine de pays offrent actuellement plus de 74.000 bourses d'études à l'étranger (Prix : 500 frs; \$ 2.00; 10/6., Unesco, 19, av. Kléber, Paris-16°).

Comparé aux 15.000 bourses offertes en 1948, ce chiffre est révélateur des immenses progrès réalisés dans ce domaine.

Comme dans ses éditions précédentes, « Etudes à l'Etranger » fait état des résultats de l'enquête annuelle de l'Unesco sur les inscriptions d'étudiants étrangers dans les universités et autres établissements d'enseignement supérieur du monde entier. Nous apprenons ainsi que, durant l'année scolaire 1954-1955, un total de 126.000 étudiants ont poursuivi leurs études en dehors de leur propre pays. Les Etats-Unis ont reçu durant cette période le nombre le plus élevé d'étudiants étrangers; la France arrive en deuxième position, suivie par la Grande-Bretagne, par la République Fédérale d'Allemagne, la Suisse, le Japon, l'Autriche et l'Egypte.

Ce sont également les Etats-Unis qui, suivant les chiffres publiés par « Etudes à l'Etranger », ont offert le plus grand nombre de bourses à des étudiants étrangers : 20.587, la France en ayant institué 5.783, l'Egypte près de 5.000, la Turquie 2.000 et le Royaume-Uni 1.800. Par ailleurs, l'O.N.U. et ses institutions spécialisées ont offert 3.727 bourses d'études et les organisations internationales non-gouvernementales 5.624.

« Etudes à l'Etranger » indique également quelles sont les études les plus en vogue parmi les étudiants étrangers. Les renseignements recueillis à ce sujet par l'Unesco dans 19 pays indiquent que les premières places reviennent de loin aux humanités et à l'éducation (27 %), au droit (19 %), à la médecine (18 %), aux sciences appliquées et à la technologie (16 %), aux sciences naturelles (14 %).



Photo © Albert Raccah 1957

EN PLEIN DÉSERT DU SINAI

Au pied du Mont Moïse, en plein désert de la péninsule du Sinaï, le Monastère de S^{te} Catherine abrite des trésors d'un intérêt historique et artistique incomparable. (Pour notre reportage sur le monastère et la mission spéciale d'un expert de l'Unesco, voir pages 18 à 25.)